

Zeitschrift:	Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg
Band:	58 (2011)
Heft:	1
Artikel:	Die Dialektik des Staates : Hegel ou de la Liberté constitutive de la Raison
Autor:	Gouin, Jean-Luc
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-761054

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

JEAN-LUC GOUIN

Die Dialektik des Staates Hegel ou de la Liberté constitutive de la Raison

*A la mémoire de Bourgault, de Gauvreau, de Vadeboncœur, de Falardeau,
fiers de leur nom, Pierre de leur prénom, frères de combat de la liberté*

« C'est un but absolu de la raison de faire
de la liberté une réalité effective. »¹
Hegel : *Science de l'État*

« La politique est la science de la liberté. »
Proudhon : *Qu'est-ce que la propriété ?*

Hegel estime que :

« La seule idée qu'apporte la philosophie est la simple idée de la Raison –
l'idée que la Raison (*die Vernunft*) gouverne le monde. »²

Fort de ce « parrainage », nous pensons avoir déjà démontré ailleurs – c'est-à-dire démonté – cette Raison. Laquelle se conçoit, évolue puis s'accomplit autour de quatre concepts originaires, ou archétypiques. Lesquels en outre génèrent par leur articulation progressive ce que nous avons nommé le Gyroscope SNRR (aussi appelé *Complexe Sujet – Néga-*

¹ « *Es ist absoluter Zweck der Vernunft, daß die Freiheit wirklich sei.* » *Droit*, § 258, add., 260 (403). Concernant les références aux travaux de Hegel, on consultera la feuille d'aiguillage en fin de texte. Cet essai – dont une version préliminaire constituait naguère l'un des chapitres de notre *Hegel ou de la Raison intégrale* (Montréal : Bellarmin 1999) – ne propose pas exactement d'expliquer, de faire le point ni même de résumer la pensée du philosophe eu égard aux thèmes abordés, soit : l'Être, l'Esprit, la Liberté et l'État. Il ne faut pas y chercher, par exemple, au sens strict, la conception hégélienne de l'État. Il s'agit pour nous de considérer ces concepts dans leur filiation ariennesque (nous condensons ici *filum/fil et filius/fils*) sous l'éclairage de la rationalité dialectique qui les irrigue de part en part. D'où notre insistance sur chacun d'eux – là se loge l'essentiel de notre démarche spéculative – en tant que *moment* conditionnant et légitimant la venue (voire l'advenue, c'est-à-dire : l'àvenir) de l'Autre. Cela posé, nous exprimons d'entrée de jeu notre vive reconnaissance à l'endroit de Mme Prisca Isabel Zurrón, dont la rigueur, le haut professionnalisme et la fine maîtrise de la langue allemande auront contribué sans détour à surhausser la qualité de notre méditation.

² « *Der einzige Gedanke, den sie mitbringt, ist aber der einfache Gedanke der Vernunft, daß die Vernunft die Welt beherrscht.* » *Raison*, 47 (28).

tivité – Résultat – Réconciliation) 3. Or si la lecture spectatrice hégélienne du Réel a joué son rôle (présumons par là qu'elle se voit fondée par sa rigueur même), cette 'infrastructure logique' devrait se révéler valide et efficiente dans l'appréhension de tout objet (du plus abstrait au plus concret indistinctement) dont on convoite la vérité. Car nul n'est habilité à *juger* de la rationalité (ou *Vernünftigkeit*) : seule la *lecture* de la Chose (*die Sache*) – entendons tout objet, sans exception, se voyant soumis à la question et à la réflexion – peut attester, ou non, ce qui reste au départ une simple hypothèse. En conséquence, la *matrice de sens* ainsi identifiée est ou bien réelle, ou bien pure chimère de philosophe en mal d'originalité. Or si elle devait s'avérer opérante, elle se révélerait du coup repérable et ostensible partout et en toute chose (*in allen Dingen*). Resterait donc ici à « repérer » cette matrice, ou gyroscope, en s'attardant à certains moments clés de la réalité.

Dès lors, le cas échéant de la réussite de l'entreprise nous serons parvenu – tel Athéna embrassant comme un Janus Apollon et Dionysos d'un même geste amoureux – à faire la monstration de la logicité du Monde. C'est-à-dire : apercevoir, puis libérer, et enfin savourer le cosmos dans le chaos, l'équilibre dans le vertige, la réflexion dans la génuflexion, l'intelligence dans le lyrisme, la philosophie dans la poésie, la lumière dans l'obscurité, l'euphonie dans le bruit, le diamant dans la scorie, le gîte dans l'égarement, la rigueur dans la fureur, la quiétude dans la folie, jolie, l'ordre dans le désordre, l'harmonie dans le conflit, l'épanouissement dans l'évanouissement, la solution dans la dissolution. Et l'accomplissement dans les fers du faire. Voire la paix dans l'existence, sinon l'ataraxie dans toutes les galaxies. En d'autres termes, le philosophe se sera fait jardinier afin de « *erkennen die Vernunft als die Rose im Kreuze der Gegenwart.* » Pour cueillir la raison à la façon de la rose dans la croix du présent.

Mais trêve de préliminaires.
Et passons sans plus attendre à l'examen.

* * *

3 Comme signalé dans le sommaire, l'article dont il est ici question a été publié dans la troisième livraison des *Archiv für Rechts- und Sozialphilosophie* de 2009. [retour à la note n° 9 et/ou note n° 19 et/ou note n° 44]

L'ÊTRE [DAS SEIN]

« *Der Inbegriff aller Realitäten* 4. »

Dès l'abord une difficulté se présente à nous : *Par où commencer ?*

Si la saisie authentique du réel s'insère dans un processus rigoureux qui sait échapper au conjectural, d'emblée se manifeste comme incontournable l'idée que le point de départ de la réflexion doit lui-même se justifier : « *Le commencement de la science absolue* doit être lui-même *commencement absolu* 5. » Faute de quoi il pourra à très juste titre se voir contesté comme élément arbitraire aliénant la rationalité à une altérité préconceptuelle ; ce qui *de facto* mettrait en lumière le subterfuge d'une opposition originale qui s'ignore pour mieux s'afficher ensuite sous les traits d'un monisme logique inébranlable. Ainsi se retrouve-t-on dans cette paradoxale position où le début ne saurait être début, où le point de départ se voit contraint de renvoyer à autre chose que le point de départ. En clair, nous est impartie la tâche de quérir ce que, en termes hégéliens, on nomme un « immédiat médiatisé ». Il nous faut donc ‘asseoir’ le fondement lui-même. Cuisante nécessité.

Ceci signifie que l'on exige un non-déterminé absolu qui soit tout de même « quelque chose / *Etwas* » – ou un indéterminé (le fondement⁶) dont la détermination (qui le fonde) consiste en cette indétermination même. Or qu'est-ce donc sinon : l'Être ? De fait, tout ce qui est *est* quelque chose, c'est-à-dire qu'il contient l'être : les mots que j'écris à l'instant, les pensées qui les conditionnent, les doigts sur le clavier qui les consignent, ces images enfin qui m'habitent, purs produits de mon imagination, sont tous des « êtres ». Par ailleurs, nous devons reconnaître que l'Être (l'Être en tant qu'Être, selon le syntagme traditionnel) *n'est pas* quelque chose. Affirmer que l'Être est ceci ou cela serait, en effet, déjà présupposer ce qu'il s'agit d'établir, à savoir : ce qu'est l'Être. On ne saurait saisir l'Être qu'en l'Être. En langage simple, on pourrait avancer que l'Être tout à la fois ne s'appuie sur rien et entreprend l'infini par-devers lui. L'idée est ici bien rendue : « L'indétermination radicale de l'être exprime l'absence d'un domaine de référence comme préalable nécessaire au penser 7. » On ne

4 « Le concept-intégratif de toutes les réalités. » *Log.-1*, 112 (76).

5 « *Der Anfang der absoluten Wissenschaft muß selbst absoluter Anfang seyn.* » *Log.-1*, 40 (33). Cf. également *Enc.-1*, § 10, 174–175 (53–54).

6 Nous utilisons ici le terme « fondement » suivant son sens général, que l'on distinguera quelque peu de la riche notion développée dans *La Logique* et, en particulier, dans le § 121 de l'*Encyclopédie*.

7 COLLECTIF : *Introduction à la lecture de la Science de la Logique de Hegel*. Tome I : *L'Être*. Paris : Aubier-Montaigne 1981, 48. Argument jadis saisi par Blaise PASCAL dès les

peut pour ainsi dire investir l'« au-delà » de l'Être (pas plus du reste que l'« en-deçà ») parce que toute détermination de l'Être est *dans* l'Être – à parité avec lui. On comprendra que « ce qui est déterminé a pour antécédent autre chose que lui. Il est donc dans la *nature du commencement* d'être l'Être, et rien d'autre⁸. »

De plus, force est de constater que si l'Être n'est pas « quelque chose », il est systématiquement *rien*. Pris en soi, l'être n'est qu'être et ne confesse absolument rien de ce qu'il est (souvenons-nous de l'in-signification de : « a est a »). Conséquemment, en qualité de pure indétermination l'être se confond avec le *néant*. Ces deux notions se partagent la même absence radicale de signification⁹.

On ne saurait surestimer les implications de ce constat. En parvenant à comprendre que *l'être est néant*, on déclenche en quelque sorte le choc nucléaire du philosophique. On assiste au départ d'une réaction en chaîne irréversible que le système hégélien s'efforce de thématiser en suivant attentivement la logique de cette *négativité* fondamentale. Accompagnons-le quelques bornes durant.

L'ESPRIT [DER GEIST]

« [...] *Ist der Geist in ungetrennter Einheit sowohl die absolute Bewegung und Negativität seines Erscheinens wie ihr in sich befriedigtes Wesen und ihre positive Ruhe* ¹⁰. »

Lorsque nous disions que « a » est « -a » en tant que « b », nous énoncions la forme générale continue dont le rapport être-néant constitue le proto-

premières pages de son opuscule *De l'Esprit géométrique* : « Pour définir l'être, il faudrait dire *c'est* et ainsi employer le mot défini dans la définition. »

⁸ « *Ein Bestimmtes enthält ein Anderes zu einem Ersten. Es liegt also in der Natur des Anfangs selbst, daß er das Sein sei und sonst nichts.* » *Log.*(1831), 61-62 (72).

⁹ C'est-à-dire « l'immédiateté de l'absence-de-détermination (*die Unmittelbarkeit der Bestimmungslosigkeit*) », selon *Enc.-1*, § 86, add. # 1, 520 (184). L'auteur explicite : « Cet être pur est l'*abstraction pure*, partant l'*absolument-négatif* qui, pris pareillement en son immédiateté, est le néant. (*Dieses reine Sein ist die reine Abstraktion, damit das Absolut-Negative, welches, gleichfalls unmittelbar genommen, das Nichts ist.*) » *Enc.-1*, § 87, 349 (186), ou encore : « Cet être pur, la *négation* de tout fini (*Dieses reine Sein, die Negation alles Endlichen.*) » *Log.-2*, 2 (13). Cf. aussi *Log.-2*, 145. Tout ceci pourrait nous aiguiller vers le dieu ancien Atoum des Égyptiens d'Héliopolis, démiurge qui s'est créé lui-même, et dont le nom signifie à la fois « Tout » et « Rien ». *Précision* : eu égard au libellé algébrique [a, -a, --a, b, -b, c...], que nous utilisons à l'occasion, nous renvoyons pour le détail à notre analyse déjà citée en note n° 3.

¹⁰ « L'Esprit est dans une unité inséparable, aussi bien l'*absolu mouvement* et la *négativité* de sa manifestation que leur essence *satisfait* en soi-même et leur *repos* positif. » *Ph.-2*, 87 (393).

type, voire l'archétype¹¹. Obligés à l'être-commencement par la raison même, nous nous enchaînons à l'implacable nécessité de celle-ci qui, de détermination en détermination (« a » est « -a » = « b » ; « b » est « -b » = « c », etc.), nous fera avancer dans le réel jusqu'à ce que le sens qui se déploie par ce cheminement se rencontre lui-même – bouleversant face-à-face (ou révélation-réconciliation) que l'auteur de *l'Encyclopédie* nomme « Esprit absolu » : le Dieu hégélien. Un Dieu qui ne se contente plus d'étendre parcimonieusement sa grandeur sur la tragique finitude, belle ou bête, mais qui n'est Dieu effectif que *dans et par* le fini¹².

Il ne s'agit pas ici d'emboîter le 'pas à pas' du voyage spéculatif hégélien, que seul du reste un « ascète » des écrits philosophiques parviendrait à suivre dans le détail. Notre intention, beaucoup plus modeste, se limite essentiellement à apprécier cet Être comme Sujet, c'est-à-dire comme Esprit ; et ensuite à déployer ce nouveau concept en ses modalités propres de Liberté puis d'État. Il faut savoir en effet que si l'on parcourait à la lettre la rationalité labyrinthique hégélienne, l'on se verrait contraint à toutes fins utiles à la paraphrase de la totalité de son œuvre – de l'*Encyclopédie* à tout le moins. D'autre part, il est vrai qu'à la place du passage de l'être à l'Esprit, l'hégelianisant pourrait s'attendre à la mise en relation de l'être au concept et à l'Idée, par l'essence, selon la *Logique* ; il pourrait chercher le lien de l'Esprit subjectif à l'absolu par l'objectif, selon l'*Encyclopédie* ; se demander enfin quel sort nous avons réservé au cheminement étatique de la *Philosophie du Droit*, par le truchement duquel le Droit abstrait et la *Moralität* s'ouvrent sur l'univers Éthique, qui lui-même parraine la famille et la société civile. En somme, ce féru d'hégelianisme pourrait à de multiples égards nous embarrasser.

Sauf qu'à l'enseigne d'une tâche pareillement titanique, ce parcours ne consisterait somme toute qu'à joindre l'inutile au fastidieux – et ce aussi bien pour le lecteur qu'en ce qui nous concerne. À partir de l'être qu'il est

¹¹ Car le devenir de l'être en néant marque la fusion ultime et génératrice de la *forme* et du *contenu* du *Négatif*. L'expression logique posait « a » comme « -a » (« non a ») pour toute chose ; en appréciant l'être pur (sans détermination), on est conduit au néant (« non-être »). Ainsi, d'une part, l'être est « autre chose » que l'être en étant précisément « néant » – et par là exprime la logique négative « a » est « -a » = « autre chose que a » = « b ». D'autre part, l'être est de fait néant (ou « fainéant » d'emblée), c'est-à-dire qu'il est *effectivement* néant. Donc, dans le cas spécifique de l'être (et dans ce cas seulement), la détermination (en soi forcément négative, on l'a vu) ne fait qu'un (unité) avec la détermination de signification absolument négative en tant qu'indétermination. En clair, le néant est négatif parce que : 1. il est l'*Autre* de l'être, et 2. parce qu'il est l'autre de l'*Être*.

¹² Le Dieu des grandes religions, bien que Hegel acceptât des différenciations importantes de l'une à l'autre, demeure le moment abstrait (*universel*) du divin. Il reste à le déterminer, le *particulariser* pour le rendre *vrai* dans la *singularité réconciliatrice*. Un Dieu « sur » le monde n'est pas tant un « faux-dieu » qu'il n'est surtout un Dieu incomplet – en dieu-venir. (Plus tard dans le siècle, et précédent en cela de peu l'*« idéoréalisme »* littéraire de Saint-Pol-Roux, le Ernest Renan de la remuante et fort controversée *Vie de Jésus* ne tiendra pas un discours dissemblable sur ce point).

impératif de faire intervenir pour tromper l'arbitraire – ce « vide / *Leere* » qui « est le commencement absolu de la philosophie / [...] ist schlechthin der Anfang der Philosophie »¹³ –, nous estimons légitime de « bifurquer » (ou plutôt d'aller droit et sans plus tarder) vers l'Esprit. C'est qu'en vertu de la pensée hégélienne, la réflexion de l'Être sur lui-même conduit éventuellement – et effectivement – à l'Esprit : l'Être devient « néant », puis « devenir », « être-là » ensuite, et progressivement « essence », *et cetera*.¹⁴

Fondamentalement, l'Être en sa nullité première devient Autre. Fût-ce (et d'abord) le néant. D'entrée de jeu il cesse d'être une absente présence, il éclôt à ses déterminations, il s'évade pour s'élaborer. En se réfléchissant dans l'interrogation : « Qu'est-ce que l'Être ? », il se métamorphose, il progresse vers l'ailleurs qui l'identifie, le dévoile et le connaît. L'Être n'est plus un vague *donné* : il est le mouvement de se saisir lui-même. Et dès lors, par ce devenir, balbutie le concept, forme logique de l'Esprit. Kojève écrira justement : « L'Être est Esprit ou Idée, c'est-à-dire être révélé à lui-même »¹⁵. Partir de l'Être, c'est déjà s'en dé-partir dans une manœuvre de négation qui toujours y revient pourtant – parce que tous *les autres* de l'Être restent les autres de l'Être. Aussi les multiples formes de l'être en seront autant de révélations, ou d'éiphanies, continues.

Bien sûr, cet exercice de sortie-de-soi de l'Être, qui constitue en sa généralité la venue de l'Esprit – ou l'Être en tant que Sujet – avère un Esprit assez pauvre. Il ne s'agit, en effet, que de l'Esprit « en soi » qui devra

¹³ *Log.-1*, 52 (40).

¹⁴ L'*Encyclopédie* se compose en effet d'une *Logique*, d'une *Philosophie de la Nature* et d'une *Philosophie de l'Esprit*. Ainsi que l'on s'en doute, cependant, il ne s'agit pas de cette galerie de concepts hétéroclites dans le style de la métaphysique classique comme déjà la perçoit Hegel (chez Baumgarten et Wolff spécialement) par le collimateur de sa lunette d'étudiant au *Stift* de Tübingen. Il siérait presque de parler à cet égard d'une en-cyclope-die (nonobstant les mérites de l'entreprise à l'époque), par distinction de son en-cyclo-pédie (voir à ce sujet notre précis intitulé : « Le Rond de Science. Variations sur la notion d'Encyclopédie », revue *L'Agora*, 1997, vol. 4, # 4, également accessible dans les rets de la Toile cybernétique sur le site des *Classiques des sciences sociales* de l'UQÀC). On assiste à une réflexion rigoureuse qui, de degré en degré, franchit le réel de façon immanente et nécessaire pour atteindre enfin l'Esprit absolu. Le « vide » originel contient tout son a/de-venir, mais en-soi seulement. Il s'agira de libérer la totalité qui suffoque dans ce néant. Aussi pour Hegel est-il vrai que l'Être est Esprit, quoique pour bien le comprendre, et en être rationnellement convaincu, il faudrait idéalement parcourir le mot à mot au moins de cette œuvre maîtresse.

¹⁵ KOJÈVE, Alexandre : *Introduction à la lecture de Hegel*. Paris : Gallimard 1947, 421. « Le progrès à partir de ce qui fait le commencement n'est en outre qu'une *détermination ultérieure* de ce commencement, de sorte que cela se trouve demeurer au fondement de tout ce qui suit et n'en disparaît pas. (*Der Fortgang von dem, was den Anfang macht, ist ferner nur als eine weitere Bestimmung desselben, so daß dies allem Folgenden zu Grunde liegen bleibt und nicht daraus verschwindet*). » *Log.-1*, 43 (35). D'où, par exemple, une formulation tout à fait correcte utilisée dans la présentation à *Log.-2*, XII : « Cette forme première de l'Esprit et de la Liberté [que nous abordons plus loin] qu'est l'être pur [...]. »

à son tour se nier-déterminer pour savoir et s'approprier (s'[']avoir) ce qu'il est vraiment. Dans l'*Encyclopédie* on voit que l'Être se dépasse dans l'Idée (laquelle divulgue ce qu'est la vérité par la réflexion de la Chose sur elle-même, la Chose n'étant encore toutefois qu'un être logique) ¹⁶ pour se faire "chair", enfin, dans la Nature. Lorsque l'Être opère sa réflexion, il se connaît et, par là, se fait tout d'abord logicité, cohérence de lui-même. Mais il doit éventuellement appréhender le réel naturel qui matérialise dans l'espace et le temps ce qui, jusque-là, était certes l'Être, mais l'Être en sa forme purement abstraite (l'« idée » de l'être au sens commun du terme). L'Esprit au sens strict, chez Hegel, participe de l'unité du concept et de la nature ; c'est-à-dire qu'apparaît pleinement l'Esprit lorsque le *sens* (en conformité au mouvement circulatoire SNRR) s'est déployé dans la nature (le monde inorganique, organique, *etc.*) selon la réflexion patiente, constante et ininterrompue de l'Être. L'Esprit c'est la nature qui cesse d'être *là*, tout bonnement, et qui se fait parlante dans l'énonciation de son sens.

Nous désirons ici procéder à la rencontre de ces deux angles non opposés de l'Esprit : concept-sens / nature. Les lignes un peu techniques que nous venons d'esquisser se proposaient comme objectif de légitimer cette « réconciliation » afin de permettre la suite de notre exposé. Pour illustrer la structure SNRR, il eût été acceptable de débuter par l'Esprit de l'« après-nature » tel que décrit par l'auteur à partir du § 377 de l'*Encyclopédie*. En revanche, ce point de départ aurait exigé du lecteur une confiance qu'il eût été abusif de lui réclamer. En effet, ce dernier serait en droit de s'interroger à savoir d'où vient cet Esprit et en quoi il est justifié logiquement. Aussi, aurons-nous préféré la difficulté de « passer » de l'Être à l'Esprit (en démontrant au préalable que le commencement de l'entreprise n'était point la conséquence d'un choix douteux) plutôt que d'accoster de plain-pied ce concept d'Esprit. Car celui-ci ne représente pas un authentique « commencement », mais un *résultat* qui ne se manifeste uniment qu'après avoir été tamisé par la nature (en laquelle, selon le mot de l'auteur, l'idée *s'aliène*). L'escamotage du moment de la nature en notre texte trahit très certainement une difficulté que nous avons tenté de minimiser. Reste qu'elle nous apparaît théoriquement beaucoup moins onéreuse, ou funeste, que celle que nous avons réellement conjurée.

¹⁶ La Logique, dit Hegel, « ne porte plus sur les objets, mais sur la Chose elle-même; sur le concept des objets. ([...] sind es nicht die Dinge, sondern die Sache, der Begriff der Dinge). » *Log.*(1831), 21 (29). Après s'être libéré de la pensée de représentation (la conscience *face* à ses objets dans la *Phénoménologie*), le philosophe devra revenir à ces mêmes objets dans l'*Encyclopédie*, ceux-ci cessant dorénavant d'être du/des donné/es pour se voir compris dans l'Être réfléchi : « Éteinte la disjonction mortelle (propre à la conscience phénoménologique) entre le sujet et l'objet, atteints l'attitude fondamentale et le niveau d'intelligibilité requis pour que le *Ich* s'exprime réellement en termes d'universalité. » G. JARCZYK et P.-J. LABARRIÈRE : Présentation à *Log.*-2, XI.

En boutade nous pourrions d'ailleurs demander qui, aujourd'hui, devise encore à propos de la *Philosophie de la Nature* hégélienne : le maillon dit faible de son œuvre (quoique fort riche également, ajouterions-nous *a contrario*) comme on se plaît de tous les horizons à le répéter *ad infinitum*, compte tenu des acquis de la science depuis lors. Mais ce serait tout de même un peu rodomont.

En bref, il s'agit de comprendre que dès qu'on tente d'aborder l'Être, on est *d'emblée* dans l'Esprit : on s'engage dans la réflexion, la connaissance, l'explication, le dévoilement rationnel de cet Être. En un souffle : *l'Être se réfléchit*, activité propre de l'Esprit. Ainsi que le rappelle le penseur, la substance se transforme littéralement en *sujet* : « La substance, comme Sujet, a en elle la nécessité qui est d'abord intérieure de se présenter en elle-même comme ce qu'elle est *en soi, comme esprit*¹⁷. »

Ce qu'on entend par là c'est que si l'Être *est*, il est déjà *se-déterminant*¹⁸. Et c'est ce rapport – cette relation de l'Être à l'Autre : ce « pour-soi », dans la terminologie hégélienne – qui libère l'être sous forme de Sujet. Ou Esprit. Du coup, l'Être s'affranchit de son mutisme abstrait. Foncièrement, l'Être n'a pas d'être tant qu'il ne se détermine pas, ne se verbalise pas ontologiquement dans le miroir de son Autre. Se produit donc cet extraordinaire paradoxe où ce dont on parle – l'Être en l'occurrence – se révèle correspondre à quelque chose dans la mesure exclusive où il cesse d'être ce qu'il est. À ce titre, le périple de l'Être vers le néant constitue le moteur qui le secoue de sa torpeur originelle. De la sorte, il engendre l'Esprit.

Notons au passage qu'il ne faudrait pas confondre ici « esprit » et « raison ». On a vu que la rationalité consiste dans l'unité se pénétrant de l'universalité et de la particularité. Cette définition, explicitée dans un texte déjà cité, reste tout de même au plan logique. Sauf qu'on n'en est

¹⁷ « *Die Substanz hat, als Subjekt, die erst innere Notwendigkeit an ihr, sich an ihr selbst als das darzustellen, was sie an sich ist, als Geist.* » *Ph.-2*, 306 (585). Ce que n'aura pas manqué de constater Herbert MARCUSE : « *Reflection is not primarily the process of thinking but the process of being itself [...]. This means that objective being, if comprehended in its true form, is to be understood as, and actually is, subjective being. The subject now appears as the substance of being.* » In: *Reason and revolution. Hegel and the rise of social theory*. Boston: Beacon Press 1960 [© anglo-américain : 1941], 143 [retour à la note n° 79].

¹⁸ Ce qui ressort fondamentalement de l'être pur, devenant néant par son abstraction même, c'est précisément ce caractère *devenant*. Pure abstraction, et par là totale obscurité, l'être ne se révèle en quelque sorte « accessible » qu'en se déterminant – d'où, pour Hegel, le devenir comme le premier véritable concept : « Le devenir n'est que l'être-posé de ce que l'être est suivant sa vérité. (*Das Werden ist nur das Gesetzsein dessen, was das Sein seiner Wahrheit nach ist*). » Et si qui plus est l'on s'arrêtait 'un instant' sur ce « posé », nous donnerions sans plus attendre sur l'« être-là » (ou *Dasein*) : « L'être identique à la négation, que nous appelons l'être-là [...]. Être et Néant sont la même chose. (*Das mit der Negation identische Sein, welches wir Dasein nennen [...]. Sein und Nichts ist dasselbe*). » *Enc.-1*, §§ 88, add., 89, add. et 88, rem., 523, 524 et 351 (192, 195 et 188). Mais ne nous égarons point ici dans le feuillage, qui nous ferait perdre la forêt de vue.

plus maintenant à l'être logique de la « Chose », mais à l'être réel : « La raison qui *agit*, qui sait, c'est l'esprit¹⁹. » Alors que la raison se déployait dans la Chose (*die Sache*), « l'esprit a dans la nature sa présupposition dont il est la vérité²⁰. » Ceci signifie qu'on délaisse la raison entendue uniquement comme structure du sens pour la voir s'ouvrir et se faire (à la faveur de cette structure même) dans le tissu du monde. À ce stade, la raison prend nom d'Esprit :

¹⁹ « *Die tätige, wissende Vernunft ist der Geist.* » *Philo.*, 201 (175), nous soulignons. La raison qui « agit », c'est une raison « déterminée » dans tous les sens du terme, logique et concret. C'est dire qu'à ce niveau de l'Être se produit une réconciliation entre la raison et l'entendement ; dimensions que nous avions opposées, on s'en souviendra peut-être, dans l'étude à laquelle derechef nous faisions référence à l'instant (cf. note n° 3). Hegel nous en informe dès le début de la *Logique* de 1812 (i.e. bien avant la rédaction de son *Encyclopédie* à Heidelberg, et spécialement son ultime version, achevée, de 1830 à Berlin) : « Dans sa vérité la raison est esprit, et celui-ci est supérieur à l'un et l'autre, il est une raison d'entendement ou un entendement de raison. (*In ihrer Wahrheit ist die Vernunft Geist, der höher als beides, verständige Vernunft oder vernünftiger Verstand ist.*) » *Log.-1*, 6 (7).

²⁰ « *Der Geist hat die Natur zu seiner Voraussetzung, deren Wahrheit er ist.* » *Enc.-3*, § 381, 178 (17). En effet : « La nature est, bien plutôt, posée par l'esprit, – et celui-ci est ce qui est absolument premier. L'esprit étant-en-soi-et-pour-soi n'est pas le simple résultat de la nature, mais, en vérité, son propre résultat [à lui-même]. [...] Le passage de la nature à l'esprit n'est pas un passage à quelque chose d'entièrement autre, mais seulement une venue-à-soi-même de l'esprit qui est hors de soi dans la nature. (*Dass der Übergang der Natur zum Geiste nicht ein Übergang zu etwas durchaus anderem, sondern nur ein Zusichselberkommen des in der Natur außer sich seienden Geistes ist, [...] denn der Geist geht nicht auf natürliche Weise aus der Natur hervor.*) » *Enc.-3*, § 381, add., 391 (24-25). Déjà la *Logique* de l'*Encyclopédie* nous préparait à ce constat : « C'est seulement pour la conscience elle-même immédiate que la nature est ce qui est initial et immédiat, et l'esprit ce qui est médiatisé par elle. Mais en réalité, la nature est ce qui est posé par l'esprit et c'est l'esprit lui-même qui fait de la nature sa présupposition. (*Nur für das selbst unmittelbare Bewußtsein ist die Natur das Anfängliche und Unmittelbare und der Geist das durch dieselbe Vermittelte. In der Tat aber ist die Natur das durch den Geist Gesetzte, und der Geist selbst ist es, der sich die Natur zu seiner Voraussetzung macht.*) » *Enc.-1*, § 239, add., 624 (393), nous soulignons.

D'ailleurs, Hegel commet souvent le "hiatus" depuis la *Logik* jusqu'à la Philosophie de l'Esprit – de l'Idée à l'Esprit – sans guère se préoccuper de la nature ; incidemment : « L'Idée logique, ou l'esprit étant-en-soi, devient pour-soi, c'est-à-dire manifeste à soi-même [...] à la différence de l'esprit étant-en-soi, / répandu en l'extériorité réciproque de la nature [...]. L'esprit est toujours Idée; mais tout d'abord, il est seulement le concept de l'Idée, ou l'Idée dans son indéterminéité. (*[Der Geist] in das Aufzereinander der Natur ergossenen [...]. Der Geist ist immer Idee ; zunächst aber ist er nur der Begriff der Idee oder die Idee in ihrer Unbestimmtheit.*) » *Enc.-3*, §§ 383 et 385, add., 394 et 397 (27-28 et 32). Au surplus, on sait combien l'auteur passe aisément de la *Vernunft* au *Geist* dans la *Phénoménologie*, là où non plus il n'est nullement question de la *Natur*. Qu'on nous permette enfin, pour clore ce point délicat, de citer à nouveau l'auteur de *Raison et Révolution* : « *The transitions from the Logic to the Philosophy of Nature, and from the latter to the Philosophy of Mind are made on the assumption that the laws of nature spring from the rational structure of being and lead in a continuum to the laws of the mind.* » MARCUSE, Herbert: *Loc. cit.*, 24. Il faut avoir tout cela à... l'esprit lorsque nous lisons, par exemple dans la *Propédeutique philosophique* (§ 127), que « l'Esprit ne commence qu'à partir de l'extérieur / *Der Geist fängt von dem Äußeren nur an...* ».

« La raison est esprit quand sa certitude d'être toute réalité est élevée à la vérité, et qu'elle se sait consciente de soi-même comme de son monde, et du monde comme de soi-même ²¹. »

On remarquera céans l'importance de l'idée de conscience. On aura beau argumenter que l'être se réalise sous les auspices de l'Esprit et que la raison se fait monde, si l'Esprit ne concourt sciemment à ce processus il devient *illlico* le jouet d'une raison qui existe hors de lui, et qui dès lors s'avère une raison non sienne. Or, « la nature de l'Esprit [...] de se savoir étant essentiellement conscience constitue la détermination principale de sa réalité ²². » Aussi l'Esprit s'institue dans la progression consciente de lui-même en tant que monde, condition indispensable sans laquelle il se réduit à un donné inséré indûment dans le système. L'Esprit ne saurait témoigner de la raison ou s'en revendiquer s'il ignore participer d'icelle. En outre, s'il est véritablement monde, il s'ensuit que son activité réside dans l'appréhension continue de lui-même en ce monde. Puisqu'il incarne la raison et qu'il imprègne ce qui est, il ne rencontre toujours en effet que lui-même. Hegel traduit l'idée dans une formule remarquable :

« C'est en ceci que consiste l'existence de l'Esprit ; avoir lui-même pour objet [...]. Cela veut dire que je connais l'objet dans la mesure seulement où je m'y connais et connais ma détermination ²³. »

Comme raison et comme conscience (un théorème mathématique est rationnel sans être conscient de sa rationalité), l'Esprit est un connaître. Comme monde il est progression par auto-conscience de ce savoir au sein de la réalité. On voit donc que « son être n'est pas existence en repos, mais activité pure ²⁴. » Aux antipodes d'un donné prostré dans les replis de son *self*, il est en perpétuel devenir. Or ce devenir dans la connaissance

²¹ « *Die Vernunft ist Geist, indem die Gewißheit, alle Realität zu sein, zur Wahrheit erhoben und sie sich ihrer selbst als ihrer Welt und der Welt als ihrer selbst bewußt ist.* » *Ph.-2*, 9 (324). « Esprit et Raison sont identiques (*dasselbe*), » écrit encore le philosophe en *Philo.*, 201 (175). Pas plus que la raison ne pouvait se concevoir sous la forme d'une intrusion depuis l'extérieur *dans* la Chose, l'Esprit ne saurait être reçu sous les oripeaux d'une extériorité s'imposant à l'être, puis à la nature. Dans l'exposé hégélien, l'Esprit se révèle *résultat* de l'être dans sa réflexion sur lui-même (quoique l'absence du moment de la nature, on l'a signalé, rend cette affirmation, au sens strict, sujette à caution pour le lecteur). Ajoutons toutefois qu'en amorçant une nouvelle étape *à partir* de l'Esprit, il nous sera désormais possible de rendre compte plus sûrement de la légitimité des transitions ou ampliations (*Erweiterungen*) ultérieures.

²² « *Die Natur des Geistes [...] dieses Sichwissen ist darum, weil er wesentlich Bewußtsein [ist], Grundbestimmung seiner Wirklichkeit.* » *Log.*(1831), 19 (27).

²³ « *Dies ist das Dasein des Geistes, sich selbst zum Gegenstand zu haben [...]; d.h. ich weiß von einem Gegenstande nur sofern ich darin auch von mir selbst weiß, meine Bestimmung darin weiß.* » *Raison*, 74 et 75 (54).

²⁴ « *Sein Sein ist Aktuosität, kein ruhendes Dasein.* » *Raison*, 97 (74).

commande la détermination : « L'esprit, n'est pas une abstraction, mais le processus qui pose en soi-même des *différences* absolues ²⁵. »

Que l'Esprit n'ait affaire qu'à lui-même ne signifie point qu'il plonge dans sa propre généralité, et qu'il se complaît en un univers de miroirs. Poser ce qu'est l'Esprit, c'est à nouveau le spécifier, le particulariser – le « nier ». Et en tant que monde, ceci induit qu'il se réalise en des modalités originales. En clair, l'Esprit n'est réel qu'en se faisant « autre ». C'est-à-dire : en se dessinant des formes qui signent une saisie plus profonde de ce qu'il est au plan de la connaissance et, d'autre part, en imprimant concrètement dans le monde ces degrés d'appréhension de lui-même. Certes, rappelle Hegel, « il est Esprit seulement dans la mesure où il se connaît et devient objet pour lui-même. Mais [ajoutera-t-il non sans fermeté] l'objectivité implique la *finitude* ²⁶. » Il insiste : « l'Esprit qui ne se détermine pas est une abstraction de l'entendement ²⁷. » Et toujours selon le processus de la réflexion sur/de soi, l'Esprit engendrera ces modalités de différenciation nommées respectivement : esprit subjectif, objectif et absolu.

Un peu plus loin, nous nous attarderons spécifiquement sur le moment terminal de l'esprit objectif et de son parachèvement dans l'État.

LA LIBERTÉ [DIE FREIHEIT]

« *Der Geist, dessen absolute Bestimmung die wirksame Vernunft, d.i. der sich bestimmende und realisierende Begriff selbst, – die Freiheit ist* ²⁸. »

Il est de la première importance de considérer la portée et les aboutissants de l'Esprit en tant que monde. L'Être se révèle Esprit et, d'autre part, pour ne pas 's'affaïsset' dans le pur universel, il doit aussi se déterminer. Reste toutefois que sous ses protéiformes il persiste à se déployer dans un monde qui est *le sien*. Si l'Esprit en effet module le monde de l'Être, il devient incontestable que celui-ci est partout *chez lui* (*bei sich*). Ce qui nous enseigne que « l'Esprit demeure toujours dans son propre élément – autrement dit, il est libre ²⁹. » Par l'univers de l'Esprit nous pénétrons celui de la

²⁵ « *Der Geist ist nicht das Abstrakte, sondern der Prozeß in sich selbst, der absolute Unterschiede setzt.* » *Raison*, 67 (47), nous soulignons.

²⁶ « *Er ist nur Geist, insofern er von sich weiß, sich objektiv ist. Die Objektivität aber enthält die Verendlichung.* » *Raison*, 157 (131), nous soulignons.

²⁷ « *Der Geist, der sich nicht bestimmt, ist Abstraktum des Verstandes.* » *Raison*, 139 (114).

²⁸ « L'Esprit, dont la détermination absolue est la raison efficace, c'est-à-dire le concept qui se détermine et se réalise lui-même – la Liberté. » *Enc.(G)*, § 552, rem., 470 (X, 354).

²⁹ « *So ist der Geist seiner Natur nach bei sich selbst, oder er ist frei.* » *Raison*, 75 (54). Appoint : « Son être est d'être chez lui, c'est-à-dire libre. (*Ihm sein Sein dies ist, bei sich, d.i. frei zu sein*). » *Enc.(G)*, § 385, 353 (X, 32).

Liberté, « car la liberté consiste justement en ceci, que je n'ai en face de moi aucun être *absolument autre*, mais que je dépends d'un contenu qui est moi-même ³⁰ ». Fabuleuse découverte : la Liberté, constitutive de l'Esprit, se manifeste de manière rigoureusement nécessaire.

Cela signifie-t-il que « tout est libre » et qu'il faille opter pour le laisser-faire généralisé – à la faveur duquel la totalité de l'Esprit, telle une soupe cosmique aux mille saveurs, s'auto-suffirait à foison dans une espèce d'indifférenciation globale ? Certes non. L'Esprit, on l'a vu, réclame son inscription en cette concréétude. Il ne se réduit point à une homogénéisation de la réalité. Il doit au contraire évoluer et croître dans la conscience acquise, graduellement et sur une base permanente, dans la parousie de Soi. Dans un paragraphe majeur de la *Philosophie des Rechts*, Hegel résume l'« itinéraire » :

« Son acte consiste à faire qu'il devienne lui-même, et ici en tant qu'Esprit, l'objet de sa conscience, donc à s'appréhender lui-même en s'explicitant pour lui-même. [...] Et chaque appréhension, une fois devenue complète, est en même temps son aliénation et son passage à une autre. [...] L'Esprit qui saisit de nouveau cette appréhension de soi ou, ce qui est la même chose, retourne en soi-même après cette aliénation, est l'Esprit à un niveau supérieur à celui auquel il se trouvait dans sa précédente appréhension de soi ³¹. »

Or si l'Esprit ne se réalise qu'en s'explorant lui-même, et dans sa conscience et dans la réalité, il tombe sous le sens que la liberté ne se fera réelle à son tour qu'en se déterminant.

La liberté reste un mot vide si elle ne se traduit pas dans l'épaisseur du tangible – si elle demeure un *pouvoir être*. Nous sommes tous des dieux lorsque nous nous toisons sous l'angle des possibilités, lorsque nous nous cramponnons à la rassurante universalité de ce pouvoir-aujourd'hui face à l'être-(peut-être)-demain ³². Mais « ce n'est [là] que la liberté négative [...]

³⁰ « *Denn die Freiheit besteht gerade darin, daß ich kein absolut Anderes gegen mich habe, sondern abhänge von einem Inhalt, der ich selbst bin.* » Enc.-I, § 38, add., 496 (111), nous soulignons. Aussi la liberté, pour Hegel, s'avère-t-elle « l'essence propre de l'esprit, et comme son objectivité même. (*das eigene Wesen des Geistes, und zwar als seine Wirklichkeit selbst ist.*) » Enc.(G), § 482, rem., 427 (X, 301).

³¹ « *Seine Tat ist, sich, und zwar hier als Geist, zum Gegenstande seines Bewußtseins zu machen, sich für sich selbst auslegend zu erfassen [...] und die Vollendung eines Erfassens ist zugleich seine Entäußerung und sein Übergang. Der [...] von neuem dies Erfassen erfassende und, was dasselbe ist, aus der Entäußerung in sich gehende Geist ist der Geist der höheren Stufe gegen sich, wie er in jenem ersten Erfassen stand.* » Texte retenu pour sa richesse et sa concision. Les moments tout à la fois du sujet, de la négativité, du résultat et de la réconciliation n'y apparaissent-ils pas clairement ? Droit, § 343, 334 (504).

³² « Je sens mille possibles en moi, mais je ne puis me résigner à n'en vouloir être qu'un seul. » Qui un jour ne s'est reconnu dans cette réflexion du *Journal d'André GIDE* (notation du 3 janvier 1892) ? État qui en outre entraîne à l'occasion dans son sillage cette posture bien connue que SHAKESPEARE, par exemple, dans son *Hamlet* (III, III), met en paroles dans la bouche du roi fraticide Claudius (pour le coup apparenté à l'âne... de Buridan) : « Comme

la liberté du vide [...] / cette possibilité *absolue* de m'abstenir de toute détermination ^{33.} »

On retrouve sur ce thème la saine répugnance du formalisme qui habite puissamment l'âme du philosophe du Concept. Au surplus, il montrera en fin psychologue combien cette 'nouménalité' pure de la volonté recèle, sous le visage de l'innocence et de l'inefficace apparentes, la violence la plus anarchique et la plus meurtrière de toutes. De Yahvé à Allah, de Staline à Robespierre : Que n'a-t-on versé de sang au nom de *La liberté*, de *L'égalité*, du *Vrai dieu ou des Bonnes moeurs*. Fanatisme « religieux » au plan théorique ou « destructeur » sur le plan pratique, *l'absolutisation de l'universel consiste toujours à détruire la particularisation. Qu'elle ne supporte pas*. La liberté 'flottante' qui se suffit à elle-même, c'est « la haine impitoyable à l'égard de tout caractère particulier [...] contraire à son indétermination » ^{34.}

un homme obligé à deux devoirs, je m'arrête ne sachant par lequel commencer, et je les néglige tous deux. »

33 « *Diese absolute Möglichkeit, von jeder Bestimmung [...] abstrahieren zu können.* » *Droit*, § 5, rem., 73 (50). Car la force de l'Esprit est « profonde seulement dans la mesure selon laquelle elle ose s'épancher et se perdre en se déployant. (*Tiefe nur so tief, als er [Geist] in seiner Auslegung sich auszubreiten und sich zu verlieren getraut*). » *Ph.*(66), 31 (30). C'est ici, dans un simplisme déconcertant dont il avait parfois le secret (nonobstant son génie par ailleurs), que Jean-Paul Sartre brandirait l'une de ses nombreuses marottes : « Qui perd gagne ! ». Épitomique et posé, son contemporain Vladimir Jankélévitch s'assure quant à lui qu'« on ne peut pas être à la fois tout et quelque chose. » Le rationnel rationne par définition, dirions-nous pour notre part. Note : Le trait oblique en citations (/) indique le début de la section immédiatement rendue par le texte original allemand lorsque celui-ci ne restitue pas l'intégralité du passage.

34 « *Unverträglichkeit gegen jedes Besondere [...], Unbestimmtheit zuwider.* » *Droit*, § 5, add., 74 (52). On référera aussi aux pages portant sur « La Liberté absolue et la Terreur / *Die absolute Freiheit und der Schrecken* », dans la *Phénoménologie de l'Esprit*. Il est à remarquer par ailleurs combien l'aveuglement légitime souvent son action au nom précisément du « concret » : de la « race aryenne » aux « rapports de production » par le détournement, trivial s'il en est un, du « moi » personnel du despote en poste. Il est terrifiant de songer que les démocraties, avec leur dose propre d'arbitraire il est vrai (les Somoza, Perón, l'*apartheid* sud-africain et autres régimes sanguinaires à la Pinochet, tout au long du XX^e siècle, n'ont-ils pas bénéficié de la répugnante « tolérance » – voire du soutien – du pays dit de la 'première' démocratie ? Et plus récemment, croit-on que les armes qui ont désolé des Cités entières, tantôt en Bosnie, tantôt au Rwanda ou en Somalie, puis en Irak et en Palestine proviennent des puits asséchés de l'Éthiopie... ?), ne forment qu'une mince proportion des systèmes politiques mondiaux. Et si l'on "calcule" les effets du dieu « eurodollar\$ » sur ses propres terres, engendrant le chômage, la violence, la réification de la personne et le désespoir, sans compter une rapacité sans frein ni gouvernail dans un libéralisme inconsidéré, déréglé et désintegrateur par déréglementation systématisée, et qui par là même atteint à la barbarie (« Le premier devoir de l'homme est de gagner de l'argent, » prévoyait déjà le 'visionnaire' Jules Verne en 1863 pour le Paris ...de 1960), il n'est pas évident, en tout cas à courte ou à moyenne échéance, que les communautés humaines soient appelées – ainsi que le suggérait il y a maintenant presque vingt ans Francis Fukuyama dans son *The End of History and the last Man* – à la démocratie comme finalité.

Francis Fukuyama : De l'impudence en guise de mode de connaissance –. L'opportunité nous est ici offerte d'en venir à ce que nous appelons la faiblesse nodale, au plan méthodologique, de l'essai de facture typiquement américaine de M. Fukuyama, c'est-à-dire : un texte

qui joue sur la séduction de ses thèses plus que sur la solidité de l'argumentation. C'est à se demander si les intellectuels étatsuniens (le phénomène s'avère suffisamment fréquent pour y discerner un trait de société, sinon une nature, rédhibitoire) ne se persuadent pas avec entrain que l'on « vend » les idées à la manière des *Macdos* ou des *Mercury* sur pneumatiques (modèle « *Mystique* » en première instance...). Incidemment, ce bouquin prétendait s'inspirer de Hegel alors que l'unique référence au philosophe provient d'une note – une seule ! de bas de page... – d'une « interprétation » d'Alexandre Kojève tirée de ses cours des années Trente. Et tout cela en traduction anglaise, on ne s'en étonnera guère. Un penseur allemand du début du XIX^e siècle 'décodé' par le biais de quelques lignes adventices (que dis-je ? : quelques lexèmes !) issues, plus de cent ans plus tard, d'une apostille rapportée d'une leçon d'un professeur russe devenu citoyen français réfléchissant dans la langue de Voltaire. En conséquence, soyons clair et levons toute ambiguïté : Quant à nous, Francis Fukuyama ce n'est rien moins que l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'homme qui a peut-être vu l'homme qui pense avoir vu la licorne. En termes succincts : son ouvrage est à la pensée de Hegel ce que nos travaux personnels sont à Madonna ou à l'église de scien-tologie... Aussi ce qui apparaît sous couvert d'une indéniable ouverture aux cultures 'étrangères' (d'autant plus que l'auteur est d'origine japonaise : de tradition autrement rigoureuse, quoique sélective) se révèle au contraire comme une puissante indifférence (souvent confortée, il faut bien le signifier, hélas, par les assises d'une ignorance satisfaite jusqu'à la caricature) – encore là plutôt typique – vis-à-vis de la non-angloaméricanité. En d'autres mots : fourmillent quelque six mille langues sur les flancs de la grande Bleue au dos rond, mais ce qui se dit, se lit, s'entend ou s'écranise en marge des onomatopées de Michael Jackson (que les dieux accueillent son âme) ou des scènes de Bruce Willis (violentes de préférence) n'a d'office aucun intérêt. Ou si peu. Le monde de l'intelligence et de la pensée, de la beauté tout autant, s'arrête au seuil de ma porte. Hors les murs de la nation bleu blanc rouge étoilée – le néant. Car enfin, là où l'on ne regarde pas il n'y a rien à voir : c'est bien « connu » par tout vétéran mutilé du savoir qui se respecte. Comme quoi, à n'en pas douter, la dialectique du maître et du serviteur (ignorer c'est 's'ignorer' / infliger c'est s'affliger, on le verra plus loin) dispose encore en réserve (fédérale pour le coup) de fort beaux jours orageux devant elle, et qui lui promettent de se repaître à nouveau, et à l'envi, de son génie euristique notoire. Mais n'anticipons pas pour l'heure sur notre agenda discursif.

Ceci étant acquis, il ne s'agit pas dans la circonstance de faire le procès de monsieur Fukuyama. Dont le livre, certes, n'est pas dénué de tout mérite. Nous en convenons sans peine. Reste que nous assistons en l'occurrence à une fidèle illustration du « produit » conceptuel de cette source, lequel désarme d'emblée l'intellectuel de formation européenne continentale. Du moins jusqu'à ce jour. Car on est contraint d'admettre, à notre grande stupeur de Francien des Amériques, que la « troyenisation » de l'Europe par les États-Unis (France ré-otanisée comprise, de surcroît en correspondance depuis l'Élysée – un brigadier terrasse un feu général investi d'un authentique sens de l'État ? – avec la mise à mal frisant le mépris [et n'échappant pas d'ailleurs à l'incident diplomatique] du noble, tenace et indomptable sinon impérieux, quoique éminemment pacifique, projet d'Indépendance politique des Québécois) ne s'opère point exclusivement par le versant, voire le déversoir, linguistique (ce qui au demeurant altère lourdement son 'âme plurielle', dans sa spécificité, depuis déjà de nombreuses années). Bref : à croire que l'on peut dans l'ordre des idées créer *ex nihilo* en s'abstenant de se sustenter au matrimoine philosophique, scientifique et culturel de l'humanité. Puérilité, fatuité, morgue sans bornes ou indolence intellectuelle... ? On y retrouve certainement en tout cas le bon vieux pragmatisme dit, précisément, américain. Or pourquoi feindre la rigueur en appuyant le propos sur une tradition que l'on ne connaît pas du tout, ou fort mal assimilée dans le meilleur des cas ? En outre, nous en sommes en ces pages à confondre singulièrement démocratie et ploutocratie oligarchique, loi citoyenne et loi vénale du marché, alors qu'être millionnaire, par exemple, constitue une condition *sine qua non* pour espérer se voir élu(e) gouverneur ou sénateur (et même représentant) aux États-Unis. Quant au siège de la présidentielle, comment aspirer à le conquérir sans livrer

On aura compris que la détermination ne trahit point un « mal nécessaire » inoculé d'on ne sait où à l'immaculée et majestueuse liberté. Le cas échéant, ce serait « se libérer » à moitié de la perception abstraite dénoncée ; puisque l'on conserverait sous ce langage la conviction implicite que la liberté « en soi » existe quelque part (quoique apparemment inaccessible « pour nous » ou « en ce monde »). D'évidence, nous touchons en ces lieux un moment crucial du penser hégélien : à la conception traditionnelle de la liberté entendue comme libre arbitre, l'auteur de la *Staatswissenschaft* oppose la liberté nécessairement déterminée³⁵. Le *pouvoir* de faire ou de ne pas faire reconduit à ses yeux un sophisme de la liberté. Ce dont d'un seul élan il s'avise avec poids, empressement et concision : « C'est en tant que volonté qui prend une décision qu'elle est volonté effective³⁶. » Il n'y a de véritable liberté que là où il y a prise de position dans le monde, là où s'affirme un « Je veux » qui s'exécute dans un « Je fais ». Cette volonté s'égare et s'abuse dans un *flatus vocis* vide de sens tant qu'elle n'a rien réalisé. Or agir c'est se déterminer. Faire, c'est perdre sa *totale* liberté. À titre d'acteur libre je ne m'estampille dans le réel qu'en niant celle-ci prise en et pour elle-même. L'auteur s'exprime encore très clairement : « [...] Se poser comme le négatif de soi-même, c'est-à-dire comme *déterminé* et *limité*, et à rester auprès de soi [...], c'est cela qu'est la *liberté*³⁷. »

pieds et poings liés sa conscience (sinon gare à vous, homme intègre ou femme de principe !), dans des proportions variables selon les cas, aux *lobbies* industriels, économiques, financiers et idéologiques les plus influents – dont bien sûr cette manne de 'spécialistes de l'universel' agréés par les fondamentalismes religieux de tout acabit.

Cela admis, l'exaltation adolescente qui instille le sentiment de réinventer le monde à partir de son MOI (dégaine mentale également très étatsunienne de facture : par la jeune histoire du pays d'Abraham Lincoln sans doute, en concomitance très probablement avec sa puissance, notamment militaro-financio-industrielle, qui lui octroie les moyens de sa pléthore) génère à l'occasion d'étonnantes, voire de détonants résultats. Et ce même si parfois, malheureusement, on doit réhabiliter au passage le rude commentaire que le littérateur Émile Faguet, qui avait le sens de la formule, tenait jadis, dans ses *Études littéraires*, à l'endroit d'Honoré de Balzac : « Il a des intuitions de génie et des réflexions d'imbécile. »

35 « Le contenu du libre arbitre est un contenu donné et n'est pas su comme un contenu fondé dans la volonté elle-même, mais dans des circonstances extérieures. (*Der Inhalt der Willkür ist ein gegebener und wird nicht als ein im Willen selbst, sondern in äußeren Umständen begründeter gewußt*). » *Enc.-I*, § 145., add. 578 (286). « Le choix, notion de bas niveau, » écrivait bellement Simone Weil. Au Grand Siècle, le XVII^e, Leibniz et Spinoza, entre autres, auront beaucoup réfléchi sur le rapport liberté-nécessité. Hegel leur est sans contredit très redéivable, ainsi qu'en fait foi notamment son *Histoire de la Philosophie*.

36 « *Nur als beschließender Wille überhaupt ist er wirklicher Wille.* » *Droit*, § 12, 79 (63). Il n'y a donc pas volonté d'une part, liberté d'autre part : « Une volonté sans liberté est un mot vide de sens, et la liberté n'est réelle qu'en tant que volonté, en tant que sujet. (*Wille ohne Freiheit ist ein leeres Wort, so wie die Freiheit nur als Wille, als Subjekt wirklich ist*). » *Droit*, § 4, add., 72 (46).

37 « *Sich als das Negative seiner selbst, nämlich als bestimmt, beschränkt zu setzen und bei sich [...]. Dies ist die Freiheit.* » *Droit*, § 7, 75 (54). En procédant au choix je nie l'abstraction de mes potentialités, mais je reste *bei mir* (« chez moi »). La matrice SNR-Réconciliation de la raison, c'est également – et fondamentalement – l'expression de la Liberté.

En "pratiquant" la détermination, j'évince *de facto* de la plage (incommensurable) des possibles tout ce que cette réalisation évacue de son fait : être ou faire quelque chose, c'est révoquer radicalement ce que je ne commets pas. C'est refuser de *tout faire en faisant ceci*. Hegel professe la chose en des termes si justes que l'on ne saurait derechef échapper à son verbe dense et précis : « Quelque-chose n'est ce qu'il est que *dans sa limite et par sa limite* ³⁸. » Que ne voilà une formidable leçon de modestie. Et, en contiguïté discursive, réveil brutal du lyrisme spéculatif. Hegel un penseur abstrait, vraiment... ?

En outre, il s'ensuit que la liberté ne réside pas, par exemple, dans le facteur puissance que je détiens à l'égard d'autrui. La liberté se concrétise bien plutôt dans la capacité de la volonté à se restreindre pour mieux s'effectuer ; bien que cela exige ce qu'on appelle communément de la force de caractère. Que l'on nous permette à ce propos l'insertion d'un passage afférent franchement incisif :

³⁸ « *Etwas ist nur in seiner Grenze und durch seine Grenze das, was es ist.* » *Enc.-I*, § 92, add., 526 (192). « L'instant de la décision est une folie », écrivait Kierkegaard. « Toute action est manichéenne », enchaîne Malraux. Il n'y aura pas jusqu'au PLOTIN des *Ennéades* (IV, IV, 43) pour ne pas se plaindre que « toute praxis est ensorcelée... ». Nous dirions pour notre part que : poser c'est op-poser, énoncer dénoncer (protester) et exécuter ...exécuter. Arrêter une décision et en incrustier le réel de la marque qui lui est immédiatement conforme, constitutive, c'est en quelque manière la mise sous arrêt, et sous verrou, des laissés-pour-compte inhérents, tels des dommages collatéraux inévitables, à ce choix spécifique – exclusif et donc excluant par définition, voire xénophobe de l'autre-en-soi. Exercer sa liberté consiste, d'abord et avant tout, à se libérer des lourdes chaînes invisibles des possibles pour n'en retenir, à la faveur de chaque décision, qu'un seul parmi ceux-ci – navré et outrageusement orphelin par là même. En conséquence, s'inscrire dans le réel commande d'embrasser de s'inscrire en faux : par les mille Non qui s'accrochent aux basques d'un Oui, par la mort à soi dans chacun de mes choix. Vivre libre. Ou assumer le deuil des possibles niés, trahis, occis ou mort-nés dessous la semelle de chacun de mes pas : « La liberté qui sert à tout sans suffire à rien », conclurait promptement ce jeune capitaine d'infanterie du nom de Charles de Gaulle. Et enfin (mais on s'en doutait un peu, et depuis des lunes, tout au long de cet étroit couloir des doutes et des regrets d'où l'on ne sort pas, et dont on ne se 'libère' jamais vraiment), dans le miroir de la liberté la sœur jumelle : cette illustre méconnue nommée Humilité. Qui, elle, se décline en permanence dans l'« acte » d'assomption de la déréliction. Car chaque victoire « concrète » sur l'omnipotence de l'abstraction – ou « passage à l'acte » – sème la mort dans l'âme sur le lit de Procuste. C'est le tribut réclamé au frêle et délicat perce-neige, qui depuis les profondeurs chtoniques de la terre plurimilliardaire aura puisé de son propre vide / *Leere* – ou « être pur » – la vitalité inouïe l'autorisant contre toute attente à sourdre hors de cette masse immense – inerte, informe, boueuse, oppressante et rocailleuse, sinon immonde – pour advenir à l'au-dessus des sous-sols. Advenir à cette autre terre que Saint-Exupéry nommait, celle-là, Terre des Hommes. Et des fleurs (une en particulier, lointaine cousine de notre ami des ultimes spasmes de l'hiver). Bref, par essence l'acte (*actus*) s'oppose à la puissance (*potentia*). Ce que l'on savait, il est vrai, depuis déjà Aristote. Sauf que s'il peut arriver à l'agent (*agens* → de *agere* : agir) d'oublier l'interdit, quel qu'il fût en l'occurrence, prenons acte en revanche qu'il s'avérera toujours vain d'interdire l'oubli. Et sur l'entrefaite, dans un moment de faiblesse logé dans l'anfractuosité du temps, l'on se sera soudain convaincu, ne serait-ce qu'un fugace instant, que la puissance se suffit à elle-même.

« Ce n'est que par la décision que l'homme entre dans la réalité effective, même s'il doit lui en coûter beaucoup. L'inertie reste absorbée dans ses pensées et n'en veut pas sortir, car elle se ménage ainsi une possibilité universelle. C'est pourquoi la volonté sûre d'elle-même ne va pas à sa perte en se déterminant 39. »

Ainsi, loin de s'opposer finitude et liberté se réclament mutuellement. Cependant, toutes les figures de déterminations spirituelles, on le sait, ne se valent pas indistinctement. Nous avons dit que l'Esprit, pour être effectif, doit prendre les formes progressives de son 'détaillement' de soi. Or l'Esprit jalonnera précisément, par ses déterminations, les degrés de liberté propres à chacune d'elles. La liberté comme quintessence de l'Esprit revêt donc des habits différents selon qu'il s'agit de l'enfant, de l'homme, de la femme mûre, de la famille, de la société ou de l'État – autant de manifestations spécifiques relevant de l'univers de l'Esprit. Les divers paliers de l'Esprit se charpentent dès lors en conformité aux étapes de sa conscience continue de soi, et concrétisent du coup une liberté toujours plus ample, verticale et inspirée – complicité nettement identifiée dans l'extrait suivant :

« La liberté effective n'est donc pas quelque chose qui est immédiatement dans l'esprit, mais quelque chose qui est à produire moyennant son activité. [...] Le développement tout entier de l'esprit présente seulement l'activité par laquelle l'esprit se libère de toutes les formes de son être-là qui ne correspondent pas à son concept 40. »

39 « Durch das Beschießen allein tritt der Mensch in die Wirklichkeit, wie sauer es ihm auch wird, denn die Trägheit will aus dem Brüten in sich nicht herausgehen, in der sie sich eine allgemeine Möglichkeit beibehält. Aber Möglichkeit ist noch nicht Wirklichkeit. Der Wille, der seiner sicher ist, verliert sich darum im Bestimmten noch nicht. » *Droit*, § 13, add., 80 (65). « La liberté ne veut pas de ceux qui se contentent de vivre mieux », nous chantait Claude Léveillée dans son émouvante et très belle *Blanche Liberté*, laquelle au surplus évente des accents tout à fait hégréliens par le biais de ce vers intimant que « la liberté te sera rendue le jour où tu seras tout nu ». Autre façon, *idem* combat : « La puissance en tant que puissance absolue ne signifie pas la maîtrise sur l'autre, mais la maîtrise sur soi-même. (*Die Macht als absolute ist dagegen nicht Herr über ein anderes, sondern Herr über sich selbst*). » *Raison*, 137 (113). Ce qui en dernière analyse se traduit, chez le jeune Hegel de l'éna tout autant que chez le sexagénaire de Berlin, la capacité (*capabilis*) d'affronter la mort – seul et nu : « La preuve absolue de la liberté, dans le combat de la reconnaissance, est la mort. / *Der absolute Beweis der Freiheit im Kampfe um die Anerkennung ist der Tod.* » *Enc.-3*, § 432, add., 532 (221). Si près de Hegel à tant d'égards, nonobstant le ciselé du discours, Friedrich Nietzsche ne pensait pas autrement : « Nous ne goûtons notre bonté, écrivait-il en effet, qu'au moment où notre péril est à son comble » (*Jenseits von Gut und Böse*, [1886]). « Le 'beau moment' entre avoir peur et aller jusqu'au bout », solfierait ici le Jean-Pierre Ferland de *La route 11* de 1971.

40 « Die wirkliche Freiheit ist also nicht etwas unmittelbar im Geiste Seiendes, sondern etwas durch seine Tätigkeit Hervorzubringendes. [...] Die ganze Entwicklung des Begriffs des Geistes stellt nur das Sichfreimachen des Geistes von allen seinem Begriffe nicht entsprechenden Formen seines Daseins dar. » *Enc.-3*, § 382, add., 393 (27).

C'est à cette longue et difficultueuse « possession de soi » dans la conscience de la liberté que nous assistons dans le moment terminal de l'*Encyclopédie*, que l'auteur nomme « Philosophie de l'Esprit ». On y voit l'Esprit dépasser sa condition immédiate (ou d'universel) pour parvenir, par son seul périple réflexif, à s'édifier sous ses modalités subjective (qui enchâsse la conscience humaine), objective (où les consciences créent une « seconde nature » de l'Esprit dans laquelle celles-ci « se reconnaissent » : les Institutions) et absolue (qui constitue la réconciliation définitive de « tout ce qui est » avec le sens qui s'y est déployé). Il s'agit d'un troublant *combat de la raison – opposée à et appuyée sur – elle-même* [se] disputant l'opacité du réel.

Dans l'exposition de cet ouvrage fondamental du philosophe, l'exister humain sous la configuration de la vie communautaire (de l'individualité juridique au citoyen, par l'intégration de la personne morale) est désigné par le syntagme d'« Esprit objectif » (la *Philosophie du Droit* en fera son objet exclusif). Nous nous y attarderons tout spécialement dans le dessein d'articuler l'effectivité de la liberté dans la sphère sociale, puisque :

« [L'esprit s'y présente] sous la forme de la *réalité* comme d'un *monde* à produire et produit par lui, où la liberté est comme une nécessité qui-se-trouve-présente – *esprit objectif*⁴¹. »

C'est dire que l'homme se sent libre dans l'appartenance à un Tout qu'il n'éprouve plus comme extérieur à lui. Au contraire, la communauté à laquelle il appartient correspond à l'empreinte de son activité d'homme libre. Cette étape de l'Esprit se manifeste sur trois paliers : Droit abstrait, Moralité, Éthique. Ce dernier moment dessinera l'achèvement des précédents. Il ne s'épanouit pour sa part, toutefois, qu'en s'immergeant dans « la réalité effective de la liberté concrète, » à savoir l'État : « La forme historique spécifique dans laquelle la liberté acquiert une existence objective et jouit de son objectivité ⁴². »

⁴¹ « *Die Entwicklung des Geistes ist, daß er in der Form der Realität als einer von ihm hervorzubringenden und hervorgebrachten Welt [ist], in welcher die Freiheit als vorhandene Notwendigkeit ist, – objektiver Geist.* » Enc.(G), § 385, 353 (X, 32).

⁴² « *Die Wirklichkeit der konkreten Freiheit. [...] der Staat, der näher bestimmte Gegenstand der Weltgeschichte überhaupt, worin die Freiheit ihre Objektivität erhält und in dem Genusse dieser Objektivität lebt.* » Droit, § 260, 264 (406) et Raison, 140 (115). D'où la concision : « L'État est la loi de la liberté. (Der Staat ist das Gesetz der Freiheit). » Philo.-2, 233 (297).

L'ÉTAT [DER STAAT]

« *Hier [die höhere Dialektik des Begriffes] ist es der Geist in seiner Freiheit, die höchste Spitze der selbstbewußten Vernunft, die sich Wirklichkeit gibt und als existierende Welt erzeugt* ⁴³. »

L'Esprit est Liberté. Intimement lié par ailleurs aux conditions de son actuation. La concrétion de cette liberté, ou sa vérité, réside dans le moment où la figure de la détermination (son contenu) se voit mise en concordance avec une totale détermination par soi de l'Esprit – ou Idée. Celle-ci consiste en ce parfait accord où l'être devient transparent à sa propre liberté comme Esprit. On a vu au préalable que l'Idée exprime la vérité de l'objet dans sa singularité. Sur le terrain de la réalité spirituelle, on dira plus spécifiquement que « l'unité de l'existence empirique et du concept est l'Idée. Celle-ci n'est pas seulement harmonie, elle est aussi *interpénétration parfaite* ⁴⁴. »

Il y a donc le concept et la forme actualisée qui n'en épouse pas toujours rigoureusement la cambrure. Il s'ensuit que si l'univers spirituel navigue dans la liberté, ce ne signifie point pour autant que celle-ci offre partout, et constamment, tout ce qu'elle peut ou doit être en vertu de sa constitution propre. C'est qu'il en va de la forme d'objectivation, dont l'État demeure incidemment un moment privilégié et une étape décisive. En termes simples et maintenant connus il s'agit d'ouvrir, ou de déclouer, sur un espace public où l'individu se sent *chez soi* (*bei sich*) dans le tout de la communauté à laquelle il appartient, « car là où l'objectivité correspond à l'«exigence intérieure», là réside la liberté ⁴⁵ ».

Pour Hegel l'État témoigne de la vérité de l'Esprit objectif, car c'est en lui que l'Esprit (ré)concilie la liberté de la particularité (individuelle) avec la liberté de l'universalité (collective). Ici encore, comme partout en son œuvre, l'idée d'unité vivante dans la totalité revêt une importance qui ne cesse de croître tout au long du cheminement philosophique. « Le vrai est le tout / *Das Wahre ist das Ganze* », déclarait l'auteur dans la *Phénoménologie*. Dans le même passage, il soutenait aussi que « le vrai est le devenir de soi-même ⁴⁶. » Dans le propos qui nous occupe, ces affirmations prennent la signification suivante :

⁴³ « Ici, dans la dialectique du concept, c'est l'Esprit dans sa Liberté, le point culminant de la raison consciente de soi, qui se donne la réalité et se produit comme monde existant. » *Droit*, § 31, rem., 90 (85).

⁴⁴ « *Die Einheit des Daseins und des Begriffs, des Körpers und der Seele ist die Idee. Sie ist nicht nur Harmonie, sondern vollkommene Durchdringung.* » *Droit*, § 1 add., 62 (30), nous soulignons. Et renvoyons de nouveau, en regard à la notion d'Idée/Vérité, à l'étude préliminaire annoncée dès les premières lignes (note n° 3) du présent texte.

⁴⁵ « *Denn wo Gegenständlichkeit entsprechend ist der inneren Forderung, da eben ist Freiheit.* » *Raison*, 96 (74).

⁴⁶ « *Das Wahre ist das Werden seiner selbst.* » *Ph.*, 18 (23).

« Le Vrai est l'unité de la volonté subjective et de la volonté générale : dans l'État, l'Universel s'exprime dans les lois, dans des déterminations rationnelles et universelles ⁴⁷. »

Là où subsiste un rapport d'extériorité, on l'a vu, nulle liberté – et nulle rationalité – ne réussit à s'imposer. Une liberté qui s'oppose à – ou même se distingue de – la réalité reste en son fond une chimère. Ou la liberté existe, de poursuivre Hegel, et elle est *là*, quoique enrobée de finitude et donc entachée d'imperfection. Ou elle n'existe aucunement. La liberté dans le réel induit en conséquence que le tout et la partie réussissent à se reconnaître [*i.e.* *re-co-naître : re-naître-ensemble*] dans *l'Autre*. Et telle est en substance la mission que se prescrit l'État – condition fondamentale de la liberté concrète des rapports humains au sein de la sphère publique.

Cela établi, il faudra demeurer d'une vigilance que l'auteur des *Principes*, et non sans insistance, n'a pas manqué de rappeler. Dans ce traité, dit-il, l'objet consiste à « décrire l'État comme quelque chose de rationnel en soi, [...] il doit se tenir éloigné de la tentation de construire un État tel qu'il doit être ⁴⁸. » Pour Hegel, un ouvrage portant sur l'État ne doit pas moins refléter le mouvement réflexif de l'être dont on parle (en l'occurrence le concept d'État) que ne tente de le faire, par exemple, la *Logique*. Il ne s'agit pas, à la lumière de quelque principe axiologique, politique ou religieux, de discourir sur ce qui devrait ou ne devrait pas être. L'État est ce qu'il est selon son concept, et c'est ce concept que l'on désire comprendre.

Certes, tous les États, et il s'en faut de beaucoup, n'arborent pas un degré de rationalité identique ; et ils ne rendent pas tous justice à cette liberté dont, et non sans ostentation parfois, ils s'estiment garants. En termes hégéliens, on dira qu'ils ne correspondent pas à leur concept – ce qu'ils sont suivant la raison. Aussi se voit-on tenu d'affirmer « [qu'] on peut chercher le bon État, parce qu'il y a État ; mais ce qu'on cherche sous le nom d'État bon n'est jamais que l'État tout court, tel qu'il est en lui-même pour la raison ». C'est pourquoi le même auteur peut signifier sous l'allure d'un truisme (tellement la chose n'apparaît pas éminemment évidente pour tous) qu'« on ne peut pas juger les États sans savoir ce qu'est l'État ⁴⁹. » Et telle est la tâche que se propose Hegel.

⁴⁷ « *Das Wahre ist die Einheit des allgemeinen und subjektiven Willens; und das Allgemeine ist im Staate in den Gesetzen, in allgemeinen und vernünftigen Bestimmungen.* » *Raison*, 136 (112).

⁴⁸ « *Der Versuch, den Staat als ein in sich Vernünftiges zu begreifen und darzustellen. [...] muß sie [diese Abhandlung] am entferntesten davon sein, einen Staat, wie er sein soll, konstruieren zu sollen.* » *Droit*, 57 (26).

⁴⁹ WEIL, Eric : *Hegel et l'État*. Paris : J. Vrin 1950, 27-28 et 30-31. Livre maintenant ancien, à vrai dire tout comme les travaux des Jean Hyppolite et des Herbert Marcuse ; mais combien toujours solides. Et utiles. Pour ce qui concerne l'État en tant que pleinement assumé dans le processus réflexif de l'Être, Hegel émet en contrefort ce commentaire on ne

Assurément, dans la mesure où la philosophie s'attarde à « ce qui est », il est fort possible que l'État tel qu'il semble incarné à l'époque « par la raison » ait quelque affinité avec le régime de Prusse. Mais on l'a réitéré mainte fois depuis : « La Chouette de Minerve ne prend son vol qu'à la tombée de la nuit » et « la philosophie peint son gris sur du gris »⁵⁰. Voilà qui incite peu à l'enthousiasme, alors qu'on prétend par ailleurs que l'Esprit progresse dans la conscience de la liberté. Il sied toutefois de considérer que l'État est pétri de la finitude de l'actuel, et de ce fait perclus de caractères dont on préférerait, idéalement, qu'ils lui soient soustraits. En un mot, il est « dans le monde » à l'instar de tous les autres moments de l'Esprit : là où s'affrontent l'erreur, l'arbitraire, le mal et la souffrance (la contingence est nécessaire...⁵¹). Mais « la vie subsiste malgré l'imperfection, et c'est de ce côté affirmatif dont il s'agit ici »⁵². » Bernard

peut plus concis : « Se représenter l'institution de l'État comme une pure Constitution-conçue-par-l'entendement, c'est-à-dire comme le mécanisme d'un équilibre entre des forces intérieurement extérieures les-unes-aux-autres, va contre l'idée-fondamentale de ce qu'est un État. (*Die Einrichtung des Staats als eine bloße Verstandesverfassung, d.i. als den Mechanismus eines Gleichgewichts sich in ihrem Innern einander äußerlicher Mächte vorzustellen, geht gegen die Grundidee dessen, was ein Staat ist.*) » Enc.(G), § 544, rem., 463 (X, 345).

⁵⁰ « *Die Eule der Minerva beginnt erst mit der einbrechenden Dämmerung ihren Flug. [...] Die Philosophie ihr Grau in Grau malt.* » Droit, 58-59 (28). Cf. aussi Philo., 176 (151). Le penseur exprime par ces allégories l'idée que la Philosophie cherche à comprendre le sens que véhiculent le passé et le présent. Elle ne donne pas dans l'utopie ou le devoir-être, ni même (n'en déplaise à Boèce) dans la consolation. Sa façon d'investir l'avenir c'est de bien saisir le maintenant, car « l'Esprit n'appartient ni au passé ni à l'avenir, mais il est absolument "maintenant" (*Der Geist ist nicht vorbei und ist nicht noch nicht, sondern er ist schlechterdings itzt*) ». *Raison*, 214 (182). D'où le fait qu'elle vient toujours après, après ce qu'il y a à comprendre (ou trop tard, railleront d'aucuns non sans à-propos) : « La grise théorie recouvre nostalgiquement le vert de la vie », murmurait Méphistophélès dans le *Faust* de l'illustre Goethe. Minerve illustre dans la mythologie romaine ce que représentait la magnifique Athéna chez les Grecs – prodige d'équilibre, de rencontre assumée des contraires de la guerre et de la Philosophie. Figure ô combien hégelienne. On sait que dès l'adolescence Hegel développa une profonde admiration, qui ne l'a jamais quitté, pour la civilisation grecque antique.

⁵¹ « Il est nécessaire que le fini – la vie et la propriété – soit posé comme contingent, parce que c'est cela qui constitue le concept du fini. (*Es ist notwendig, daß das Endliche, Besitz und Leben, als Zufälliges gesetzt werde, weil dies der Begriff des Endlichen ist.*) » Droit, § 324, rem., 324 (492).

⁵² « [...] das Affirmative, das Leben, besteht trotz des Mangels, und um dieses Affirmative ist es hier zu tun. » Droit, § 258, add., 260 (404). Hegel stipule d'ailleurs clairement que : « Ce qui est mauvais et non-vrai, d'une façon générale, consiste dans la contradiction qui se rencontre entre la détermination ou le concept et l'existence d'un ob-jet. » Ainsi : « Toutes les choses finies ont en elles-mêmes une non-vérité, elles ont un concept et une existence, mais qui est inadéquate à leur concept. [...] En ce sens un mauvais État est un État non-vrai. (*Das Schlechte und Unwahre überhaupt besteht in dem Widerspruch, der zwischen der Bestimmung oder dem Begriff und der Existenz eines Gegenstandes stattfindet. [...] Alle endlichen Dinge aber haben eine Unwahrheit an sich, sie haben einen Begriff und eine Existenz, die aber ihrem Begriff unangemessen ist. [...] In diesem Sinne ist ein schlechter Staat ein unwahrer Staat.*) » Enc.-I, § 24, add. # 2, 479 (86). On comprendra toute la résonance de l'implacable formule : « *Du kannst, weil du sollst !* (Tu peux parce que tu dois) ». Log.-I, 110 (75).

Bourgeois souligne l'idée fort habilement en reconnaissant que « l'idéal réalisé n'est pas l'*idéal* réalisé ⁵³. »

La rationalité pour ainsi dire omnipotente ne risque-t-elle pas tout de même, à la fin, d'outrepasser son « concept » en décidant, sous couvert du pouvoir d'État, de piétiner « mainte fleur innocente » du particulier ⁵⁴ ? On a beaucoup glosé au fil des ans autour de cette problématique. Mais lisons d'abord ceci :

« La représentation s'imagine souvent que c'est la force qui assure la cohésion de l'État ; mais ce qui maintient l'État, c'est uniquement le sentiment de l'ordre, partagé par tous ⁵⁵. »

Cette idée pourrait presque à elle seule cristalliser la conception hégélienne de l'État. On a vu plus haut combien, pour le maître de Berlin, l'État où l'individu ne se sent pas libre (réconcilié ou chez-soi) ne correspond pas au concept de l'État en tant qu'expression ultime de l'Esprit objectif. La rationalité étatique ne se nourrit donc point de la banalisation ou de la subordination, et moins encore de l'aliénation, des individus. Il faut savoir plutôt que pour cette rationalité « le principe du monde moderne est, en général, la liberté de la subjectivité ⁵⁶. »

Mais il s'agit tout de même, formellement, de jauger comment il est possible de créer cette entente où l'État n'apparaît pas, ou plus, comme l'adversaire des intérêts de l'individualité. Or c'est par la *Loi* – rationalité propre de l'État – que la liberté devient effective. La *Loi* phénoménalise la raison avérée, en effet, car par elle le devoir n'est pas imposé mais voulu : Dans une organisation sociale où règne la liberté, le devoir fait corps avec le Droit ⁵⁷. Et là où la *Loi* s'oppose à la particularité, elle contrecarre la

⁵³ BOURGEOIS, Bernard : *La Pensée politique de Hegel* (= Questions). Paris : PUF 1992 [1969], 105.

⁵⁴ À force de donner le pouvoir à la raison ne risque-t-on pas, comme il a été répété en moult circonstances (d'ordinaire dans l'agitation d'une galipette mentale un peu rapide, il est vrai), de donner raison au pouvoir ?

⁵⁵ « Durch die Gewalt, meint die Vorstellung oft, hänge der Staat zusammen; aber das Haltende ist allein das Grundgefühl der Ordnung, das alle haben. » Droit, § 268, add., 270 (414), nous soulignons.

⁵⁶ « Das Prinzip der neueren Welt überhaupt ist Freiheit der Subjektivität. » Droit, § 273, add., 283 (439). Aux yeux de l'auteur, la pleine reconnaissance de la personne prise pour elle-même n'advint qu'avec la chrétienté. C'est en outre à la Réforme luthérienne que reviendrait le mérite d'avoir imprégné les mœurs de ce nouveau printemps historique avant que l'*Aufklärung* ne s'occupât de le systématiser philosophiquement, et 1789 politiquement : « Le contenu essentiel de la Réforme : l'homme se détermine par lui-même à être libre. (Dies ist der wesentliche Inhalt der Reformation; der Mensch ist durch sich selbst bestimmt, frei zu sein). » Hist., 320 (497).

⁵⁷ « Le système du droit est le royaume de la liberté effectivement réalisée, le monde de l'esprit, monde que l'esprit produit à partir de lui-même, comme une seconde nature. (Das Rechtssystem das Reich der verwirklichten Freiheit, die Welt des Geistes aus ihm selbst hervorgebracht, als eine zweite Natur, ist). » Droit, § 4, 70-71 (46), nous soulignons. Eugène FLEISCHMANN (*La Philosophie politique de Hegel*. Paris : Plon 1964, 52) donne une

liberté sur-le-champ. Ainsi, dans un régime libre Droit et devoir ne font plus qu'un. Kant disait déjà : « Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle ⁵⁸. » Hegel reprendra somme toute cette idée, émérite, mais en l'implantant dans la liberté concrète – par opposition à la morale abstraite et purement intérieure (ou *Moralität*).

Certes le moralisme, et celui de Kant au premier chef, fait l'objet de critiques persistantes dès les travaux d'Iéna. Pourtant, il se révèle un moment nécessaire de la progression consciente de l'Esprit dans l'univers de l'objectivité. Dans les *Principes*, en effet, la *Moralität* précède logiquement la *Sittlichkeit* (ou vie Éthique). Aussi un contenu typiquement hégélien dans une forme qui témoigne de l'ascendant du professeur de Königsberg ne surprend-t-il personne : « Seule la volonté qui obéit à la loi, écrit l'auteur, est libre, car elle obéit à elle-même, se trouve auprès d'elle-même et est libre ⁵⁹. »

On voit que l'intériorité revêt chez Hegel une importance qui est loin d'être accessoire. Elle apparaîtra notamment de tout son poids dans le rapprochement au *Contrat social*. « Fils de son temps », Jean-Jacques Rousseau fut un authentique rationaliste ; mais selon le philosophe de l'idée, il ne faut point confondre loi rationnelle et loi fonctionnelle. Le contrat reste un contrat, c'est-à-dire une entente entre des « extériorités » ; révocable en tout temps, de gré ou de force. La société du Genevois partage le fauteuil de Damoclès au-dessus duquel plane l'épée du tyran Denys. Il est paradoxal, sinon profondément étonnant, de constater ici que c'est Hegel – le philosophe de la raison systématique et absolue – qui oppose au « philosophe de la conscience » la nécessité de la *conviction intérieure* (*Gesinnung*). Sans elle l'État se pose face à moi, et je deviens radicalement autre. La puissance de celui-ci n'a alors d'égale que ma propre aliénation. Or l'État, poursuit le philosophe, « n'est pas un autre pour moi et qu'en

définition limpide : « L'expression concrète de la liberté, de la conscience qu'on a de la liberté, c'est le droit. » Par conséquent : « Le droit est donc la liberté en général, en tant qu'Idée. (*Das Recht ist somit überhaupt die Freiheit, als Idee*). » *Droit*, § 29, 88 (80). On se souviendra que l'Idée est le concept dans l'existence, quoique... « Dieu seul est l'accord 'véritable' du concept et de la réalité. (*Gott allein ist die wahrsame Übereinstimmung des Begriffs und der Realität*). » *Enc.-1*, § 24, add. # 2, 479 (86), nous soulignons.

⁵⁸ KANT, Immanuel : *Les Fondements de la métaphysique des mœurs* [1785]. traduction de Victor Delbos. Paris : Librairie Delagrave 1973 [1907], 136.

⁵⁹ « *Nur der Wille, der dem Gesetze gehorcht, ist frei: denn er gehorcht sich selbst und ist bei sich selbst und also frei.* » *Raison*, 140 (115). D'où le fin mot du poète : « Le mépris des lois n'est qu'un masque. Son véritable visage, c'est le mépris des autres. » VIGNEAULT, Gilles : *L'Apprenti sage : Journal des jours*. Montréal : Éditions de l'Homme 2008. Notons pour mémoire que dans sa période dite de Berne (1793-1796), capitale de la Suisse où il a été précepteur, Hegel était pour ainsi le dire très kantien.

ayant conscience de cela, je suis libre⁶⁰. » Theodor Litt semblait avoir saisi le lien, capital :

« Tout ce que l'homme doit faire pour que l'universel « en-soi » qu'il porte en lui devienne un universel « pour soi », doit traverser le foyer profond de l'intérieurité, doit y être acquiescé et reconnu, sans quoi il n'est rien de plus qu'une conduite endossée de l'extérieur ou exécutée par routine⁶¹. »

La Loi, expression privilégiée de l'État, devient donc le lieu de rencontre de la liberté de l'individu et de la collectivité – de l'universel et du particulier. En désirant la loi juste, j'aspire à ma propre liberté. Hegel y reviendra continûment : « L'État implique que mon obligation à l'égard de la réalité substantielle soit en même temps la manifestation de ma liberté particulière dans son existence empirique⁶². » On souscrit mieux dès lors au mot de Weil qui pose que « *la loi*, si elle est réalité au sens le plus fort est aussi *la réalité la moins étrangère à l'homme*⁶³. » Liberté, rationalité et Droit se rejoignent perpétuellement dans le fameux *Bei sich* hégélien – refuge qui au demeurant n'a rien de passif, puisque résultat de sa propre autoconstitution depuis l'abstrait au plus concret de son concept. Sur tous les plans de l'être s'arc-boute, se reconduit et se recommence sur soi cette matrice de sens. Et l'État ne constitue à ce titre qu'une pause réflexive sur le sentier de l'appréhension de soi de la totalité de ce-qui-est⁶⁴.

⁶⁰ « *Kein anderer für mich ist und Ich in diesem Bewußtsein frei bin.* » *Droit*, § 268, 269 (413). En revanche, reconnaissons à l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité* la compréhension tout à fait originale de l'État comme volonté, plus précisément comme « volonté générale », par distinction de la « volonté de tous », au caractère agrégatif et par-là non spéculatif – un peu à la façon où l'on opposerait le mathématique (*mathēmatikos*, scientifique) à l'arithmétique (de *arithmos*, nombre).

⁶¹ LITT, Theodor : *Hegel. Essai d'un renouvellement critique*. Paris : Denoël-Gonthier 1973 [© allemand : 1953 – l'année où les chars soviétiques entrèrent de force à Berlin, la capitale où Hegel expira du choléra, pense-t-on, cent vingt-deux ans plus tôt], 173.

⁶² « Autrement dit [enchaîne l'auteur], dans l'État le devoir et le droit se trouvent *unis dans un seul et même rapport*. (*Der Staat, als Sittliches, als Durchdringung des Substantiellen und des Besonderen, enthält, daß meine Verbindlichkeit gegen das Substantielle zugleich das Dasein meiner besonderen Freiheit, d.i. in ihm Pflicht und Recht in einer und derselben Beziehung vereinigt sind*). » *Droit*, § 261, rem., 265 (408). Et de manière plus globale : « L'identité – mais l'identité concrète cette fois [par opposition à la *Moralität*] – du Bien et de la volonté subjective, leur vérité, est la *vie Éthique*. [...] Le Bien est ici substance, c'est-à-dire accomplissement de l'objectif à l'aide de la subjectivité. (*Die somit konkrete Identität des Guten und des subjektiven Willens, die Wahrheit derselben, ist die Sittlichkeit [...]. Das Gute ist hier Substanz, das heißt Erfüllung des Objektiven mit der Subjektivität*). » *Droit*, §§ 141 et 144, add., 189 et 191 (286 et 294). Cf. également *Droit*, 58, puis §§ 260 et 265, add. (26–27, 407, 412).

⁶³ WEIL, Eric : *Hegel et l'État*, loc. cit., 29, nous soulignons.

⁶⁴ Nous inscrivons cette judicieuse remarque qui appellerait une plus large audience : « Si on sépare la théorie politique de Hegel de sa philosophie et qu'on méconnaît l'origine et la signification métaphysiques de ses concepts fondamentaux, on déforme nécessairement sa théorie politique. » RITTER, Joachim : *Hegel et la Révolution française*. Suivi de *Personne et propriété chez Hegel*. Paris : Beauchesne 1970 [© 1957], 13. En écharpe, Mikel DUFRENNE aura

Aussi eu égard aux aboutissants de cet État, le respect de l'individu dans la communauté ne saurait se présenter sous couvert de l'artifice ou de la naïveté délirante du philosophe. La liberté de l'individu s'affirme radicalement comme étant rien moins qu'une nécessité logique du système de la raison. Et puisque le logique s'évanouit dans le formalisme, sinon le formol, lorsque déchiré de sa condition ontologique essentielle, l'homme apparaît foncièrement libre. Se voit toutefois requis une « réalité-là » (ou *Dasein*) qui en édifie l'expression concrète. Or seule une organisation de l'univers spirituel en 'coalition' avec la rationalité saura permettre l'exercice de cette liberté.

La liberté infinie de la subjectivité, que le philosophe repère dans le christianisme (le protestantisme plus sûrement), reste peine perdue et un vain pouvoir-être si ne s'y joint la belle totalité (*die schöne Totalität*) de la Cité grecque qui l'a précédée dans l'histoire⁶⁵. Jadis Hegel injecta

rappelé dans une conférence sur "La Raison aujourd'hui", tenue naguère à l'Université d'Ottawa, que « ce que requiert la raison c'est la rigueur du raisonnement, et non la rigueur de la loi. » Bien que perdu sous le tumulte, et notamment celui de deux guerres mondiales où l'Allemagne s'est révélée douloureusement active, ce type de commentaire n'en était pas moins pertinent à une autre époque, comme en fait foi le valeureux philosophe juif Victor Basch dans un texte de 1927 (dreyfusard au tournant du siècle, puis intellectuel respecté de plus de quatre-vingts ans lorsque lâchement assassiné en 1944, avec son épouse Ilona, par la milice française de Lyon), coup de coude au massif *Hegel et l'État* de Franz Rosenzweig qui venait tout juste d'être publié quelques années auparavant (Paris : PUF 1991 [*Hegel und der Staat*, 1920]) : « Ce qui est inadmissible, c'est de faire de Hegel un étatiste intransigeant. Le soutenir, [...] c'est oublier la substructure métaphysique de toute la construction. » BASCH, Victor : *Les Doctrines politiques des philosophes classiques de l'Allemagne*. Paris : Alcan 1927, 305.

65 Dans sa *Philosophie de l'Histoire*, Hegel appréhende l'évolution-réflexion de l'Esprit comme Esprit des peuples (*Volksgeist*) et Esprit du monde (*Weltgeist*) à la faveur de la même structure fondamentale de la réflexivité - sur - soi - créant - son - résultat - libre - rationnel. Se présente tout d'abord, dans le monde occidental, l'unité lisse et sans faille du citoyen grec avec l'organisation étatique (*l'Universel*), puis celle-ci entre en crise et se fracture sous l'impact de la prise de conscience de l'autonomie de/par la subjectivité individuelle : l'après-Socrate engendre le moment de la conscience-de-soi et de la détermination dans la *Particularité*. Le très alcyonien Socrate devient, en effet, par les seuls ressorts de la pensée – et à son corps défendant – « un véritable révolutionnaire contre l'État (*Revolutionär gegen den athenischen Staat*) : La liberté subjective précisément qui constitue dans notre société le principe et la forme particulière de la liberté, le fondement absolu de notre État et de notre vie religieuse, ne pouvait apparaître en Grèce que comme *destruction* (*Verderben*), [d'où] / dans la ruine le génie même d'Athènes (*im Verderben der Geist Athens herrlich*). » *Hist.*, 194 et 206 (309 et 330). « La pensée, la substantielle manière d'exister de l'esprit, / attaque et ébranle (*angreift und wankend macht*) la simple coutume, la simple religion, etc. ; alors apparaît / l'époque de corruption (*Periode des Verderbens*). » *Philo.*, 176 (151). Ce sera bientôt la civilisation romaine. Ce face-à-face d'abstractions (l'État ou la personne) se résout, se réconcilie dans la *Singularité* de l'État moderne. On remarquera par ailleurs que Hegel revient à la riche intuition du *Logos* grec unissant, chez Platon et Aristote surtout, l'Éthique et le Politique, alors que la philosophie moderne (depuis Descartes jusqu'à Kant, par Hobbes, puis Locke, sans compter l'apolitisme chrétien [de principe et de doctrine sinon de fait]) insista trop exclusivement à ses yeux sur le moment « subjectif » de la Liberté. Spinoza fait toutefois en cela figure d'exception.

l'impulsion – et donc le travail – de la réflexion dans la « substance » de Spinoza. À l'État du siècle de Périclès, il insuffle maintenant la liberté – qui ne devait naître que plus tard dans l'Histoire sous une forme assez riche pour contenir l'autonomie de l'individu en tant que tel. Or l'État moderne s'abreuve à ces sources comme la mer puise en ses fleuves. Et à l'instar de ces eaux vives qui ne forment qu'un océan, l'homme de la raison et de la liberté aménage une unité-résultat (et nullement passive, atone ou donnée) avec le monde de l'Esprit objectif qu'il a créé à son image⁶⁶.

Nous sommes fort éloignés en la conjoncture de la liberté envisagée sous l'angle d'un pouvoir (en principe absolu) qui ne saurait être brimé que de l'extérieur, et à mille lieues de l'individualité prise comme entité séparée (a-liénée / dé-liée) de la totalité des rapports proprement humains de la *Sittlichkeit*. La liberté de l'Esprit, maintient Hegel, « est atteinte par la liberté de chacun ([...] wird erreicht durch die Freiheit eines jeden) »⁶⁷.

⁶⁶ C'est l'Esprit en qualité de « seconde nature » – qui cesse de se déployer plus ou moins paresseusement dans l'efficience logique d'abord, dans la nature ensuite, pour ici (se) créer de son propre chef, de sa mouture même : « L'Esprit vivant et présent comme un monde, l'Esprit dont la substance est alors pour la première fois Esprit. (*Der als eine Welt lebendige und vorhandene Geist, dessen Substanz so erst als Geist ist*). » *Droit*, § 151, 196 (301), nous soulignons. « La pensée est créatrice. (*Das Denkende ist in sich schaffend*) », annonçait déjà la *Raison* en 64 (45). Or à ce stade dit *objectif* (de ob-jet : « mettre devant ») de la 'seconde nature' (notion qui trouvera écho, spécialement dans son *Création de l'ordre*, jusque dans le « justicialisme idéoréaliste » de Pierre Joseph Proudhon [1809–1865], ce brillantissime théoricien de la liberté injustement occulté par l'œuvre, non moins immense il est vrai, de son contemporain Karl Marx), il s'avère plus que jamais impératif de s'appuyer sur ce caractère essentiel afin de « s'efforcer de saisir le Droit comme pensée. (*Das Recht als Gedanken zu fassen suchen*) », continuent les *Principes*, 49 (17). Car « l'État est cette réalité spirituelle qui consiste en ce que l'être de l'Esprit conscient de lui-même, la liberté de la volonté, se réalise comme Loi. (*Der Staat ist diese geistige Wirklichkeit, daß das selbst-bewußte Sein des Geistes, die Freiheit des Willens als Gesetz verwirklicht werde*). » *Hist.*, 123 (201). S'ensuit cette proposition fulgurante qui condense d'un trait, lumineux, la thèse fondamentale de la *Staatswissenschaft* : « Le fondement de l'État est la force de la raison qui devient effective en tant que volonté. (*Sein Grund [des Staates] ist die Gewalt der sich als Wille verwirklichenden Vernunft*). » *Droit*, § 258, add., 260 (403).

⁶⁷ *Raison*, 85 (64), nous soulignons. « La liberté on la prend de la façon la plus prochaine soit dans le sens *négatif*, par opposition à l'arbitraire d'autrui et aux traitements illégaux, soit dans le sens *affirmatif* de la liberté *subjective*. (*Die Freiheit, so wird dieselbe am nächsten teils im negativen Sinne gegen fremde Willkür und gesetzlose Behandlung, teils im affirmativen Sinne der subjektiven Freiheit genommen*). » *Enc.(G)*, § 539, rem., 455 (X, 333). Erreur ! À tout le moins insuffisance dans les deux cas, dit Hegel. Contre toute attente, c'est sur les terres de Franz Rosenzweig – qui voit en Hegel presque un fauteur de guerre, notamment celle de 1870, et plus largement de la 'suivante', nommée « la Grande », de 1914–1918 (la « préférée » de Brassens le coquin, comme on sait), dont les canons résonnent encore à son oreille de philosophe (et de soldat dans les tranchées des Balkans) au moment de mettre son bouquin sous presse en 1920 – que nous avons vendangé les fruits de la plus concise intelligence de la *Sittlichkeit*. Aussi puisse-t-il de "là-bas", les deux pieds dans la boue du ciel, nous pardonner de le citer en quelque sorte à contre-pied de sa propre thèse générale (ROSENZWEIG, Franz : *Hegel et l'État*, loc. cit., 303–304) :

Si l'homme est homme en-soi, ce n'est que par l'éducation de l'homme par l'homme qu'il se découvre homme pour-soi ; c'est-à-dire un homme conscient de son humanité et, conséquemment, en voie de maîtrise de sa raison et de sa liberté⁶⁸. Entreprendre le *combat* contre l'objectivité de l'Esprit, c'est en réalité lutter contre la condition même de mon existence d'homme :

« La liberté ne signifie pas pour l'individu la faculté illusoire de se livrer au sentiment immédiat et à l'arbitraire, mais la possibilité d'agir conformément à ce qui est rationnel et universel, en s'accomplissant précisément par là comme individu⁶⁹. »

Il faut bien saisir – c'est d'une importance capitale pour la compréhension de la pensée hégélienne de l'État – que le refus de ce combat ne doit en rien se voir confondu avec cette mollesse plutôt honteuse qui (s')interdit toute contestation d'un pouvoir étatique. L'auteur écrit : « Le meilleur État est celui dans lequel règne *le plus de liberté*⁷⁰. » Outre que tous les États ne s'équivalent point, ceci signifie que s'il se révèle franchement déraisonnable de désavouer, discréder ou réfuter le *concept* d'État, la lutte pour la liberté, elle, n'a de cesse de travailler à faire naître toujours plus de liberté dans la réalisation de l'*Idée* de l'État. L'esprit est activité pure, est-il dit. Or si l'Esprit est l'instrument de la liberté, il s'ensuit que la liberté se désire ardemment elle-même (« La volonté libre veut la volonté libre / *Der freie Wille, der den freien Willen will* », martèlent les *Principes*⁷¹).

Se voit donc exigé un combat de tous les instants pour transformer les États en vue de les rendre fidèles à leur concept. Il ne s'agit pas d'une lutte à finir, mais d'une exécution cent fois remise sur le métier : l'échafaudage du concept dans la réalité. Ou parousie de l'*Idée*. Ainsi non seulement est-il justifié quelquefois de procéder au renversement d'un pouvoir politique

« Ce n'est que lorsque la particularité se souvient qu'elle n'est que la particularité de l'universel, ce n'est que lorsque le moi moral subordonne sa liberté, sans y renoncer, au commandement du droit et qu'ainsi il comble par ailleurs le commandement froidement contraignant du droit au moyen de la richesse de la volonté singulière, c'est alors seulement qu'émerge une spiritualité également supérieure à l'universalité glacée de la loi et à l'ardente particularité de la conviction : le monde de la vie éthique en tant que s'y accordent la liberté et la loi. Après être passée par la "moralité" autonome, la "personne" indifférenciée est devenue "individualité" éthique. »

⁶⁸ Ce dépassement de l'en-soi en pour-soi signifie à cet égard le passage de la raison à l'activité qu'elle constitue, à savoir : *le penser*.

⁶⁹ JARCYK, Gwendoline : *Système et liberté dans la Logique de Hegel*. Paris : Aubier-Montaigne 1980, 274 (une nouvelle édition revue et enrichie de cet ouvrage est parue chez Kimé en 2001).

⁷⁰ « *Der beste Staat der sei, in dem die größte Freiheit herrscht.* » *Raison*, 169 (142), nous soulignons.

⁷¹ *Droit*, § 27, 88 (79). « *Die Freiheit die Freiheit wolle* », était-il indiqué quelques pages plus haut : § 21, add., 85 (74).

(dût-il s'effectuer par la violence), mais il est de l'ordre de la raison d'y contribuer en quelque façon : l'Olympien-Raison Zeus renversa son propre père, le Titan-Tyran Kronos ⁷².

On reste ébaubis par la rigueur conceptuelle qui nous a entraînés à reconnaître l'État comme le 'couronnement' de la liberté dans l'enceinte de la Cité. Sceptiques, nous pourrions toutefois demander au philosophe où se voit instauré effectivement un tel État. À ce sujet, on répondra avec Hypolite :

« Ces oppositions, celle du christianisme et de l'État terrestre, celle de l'homme privé et du citoyen, du monde économique et de l'État politique, sont *encore* nos oppositions ⁷³. »

⁷² Ou Chronos. – Serait-ce là l'origine de l'expression : « tuer le temps » ? À une certaine époque (et même aujourd'hui encore ! chez le biographe Horst Althaus par exemple, que nous avons au reste disputé il y a quelques années chez *Nuit Blanche* dans un court texte intitulé : « Le Commissaire et le DéTECTIVE ») il était de bon ton de voir en Hegel un penseur de la résignation, voire un 'réactionnaire' asservi au pouvoir des princes du royaume ; en brandissant au premier chef sa formule très controversée de la correspondance du réel et du rationnel. Dans ses *Briefe über Deutschland*, Heinrich Heine – qui fut un temps son pupille, et qui rappela à diverses reprises combien Hegel devait tout au contraire enrober sa pensée (et tout spécialement la *Philosophie du Droit*) dans des formules parfois sibyllines (*verklausuliert*) afin de contrer la censure – nous rapporte incidemment une conversation lors de laquelle il a interrogé le maître sur le sens à accorder à cette réputée biunivocité. C'est alors que Hegel lui aurait répondu : « Cela pourrait bien signifier aussi : tout ce qui est rationnel, il faut que cela soit. » Cité par Jacques D'HONDT : *Hegel. Le philosophe du débat et du combat*. Paris : Livre de Poche 1984, 156. Car, lui ferons-nous ajouter en réciprocité, « ce qui n'est pas rationnel n'a aucune vérité. (*Was nicht vernünftig ist, hat keine Wahrheit*). » *Ph.-2*, 100 (404).

⁷³ Jean HYPPOLITE, dans sa : Notice introductive à la traduction d'André KAAN des *Principes de la Philosophie du Droit*. Paris : Gallimard 1940, 26, nous soulignons (cela dit, presque trois autres quarts de siècle en aval, qui pourrait aujourd'hui considérer caduc ce questionnement...?). Voilà, bien exprimée, la difficulté d'un penser réellement, disons, curatif dans l'histoire humaine. On se souviendra que déjà au sortir du Moyen-Âge, chez Bacon et Boehme en particulier, Hegel estimait que l'humanité pensante visait la résolution (ou réconciliation) de quatre oppositions fondamentales : Dieu et l'Être, Bien et Mal, Liberté et Nécessité, Âme et Corps [cf. *Philo.-6*, 1253-1254 (68-69)]. Quand bien même Zeus réussit à terrasser son géniteur, ce dernier persiste à imprégner lourdement l'humanité : la puissante douance du temps. D'ailleurs le dernier demi-millénaire est-il parvenu, à la fin, à résoudre ces anodins problèmes étalés sur la table de travail (ou l'autel philosophale) de Jakob Böhme ? Préoccupations au surplus que pour notre part, et pour le détail, nous inclinons à voir, dans l'idiosyncrasie hégélienne, regroupées sous l'égide d'une problématique à la fois unique, impérative, exhaustive et cardinale – celle du rapport fini / infini. D'où cette déclaration : « Saisir la connexion absolue de ces deux termes opposés [fini et infini], c'est la tâche profonde de la métaphysique. (*Den absoluten Zusammenhang dieses Gegensatzes zu fassen, ist die tiefe Aufgabe der Metaphysik*). » *Raison*, 115 (92), nous soulignons.

Autre curiosité dans la singulière histoire des relations philosophiques franco-allemandes -. Pendant que Jean Hyppolite (en parallèle à la copieuse anthologie des *Morceaux choisis* de Hegel constituée par Norbert Guterman et Henri Lefebvre, laquelle aura joué également un rôle non négligeable dans le travail de pénétration des esprits à l'Ouest du Rhin) s'affairait à la toute première traduction française de la *Phänomenologie des Geistes* (toujours fiable à ce jour qui plus est, nonobstant les mérites des performances ultérieures),

N'est-ce pas là admettre sans détour que la profondeur des vues du philosophe parvint à toucher du doigt l'essentiel, alors que précisément deux siècles plus tard nous en sommes encore à balbutier la mise en œuvre de *son Idée dans notre concrétude*? Ces oppositions, justement parce que nous nous les coltinons comme des oppositions, suscitent l'appétence de leur com-préhension. Or celle-ci ne saurait procéder en vertu d'un aplatissement (puisque les agents sont réels et non de purs objets de l'imagination), mais à la faveur de la modalité beaucoup plus complexe de l'interpénétration ordonnancée de chacun de ceux-ci avec le Tout. L'aplatissement, en effet, traduit non pas la réconciliation où chacun trouve son bien, et son gîte, mais l'annihilation de l'un (voire de la plupart) par l'Autre. Le vainqueur en ce cas reste toujours un *vainqueur vaincu par lui-même*, parce que de la sorte il rejette l'Autre à titre d'extériorité (bien que cette extériorité, ô fabuleux legs offert en sacrifice aux cliniciens de notre temps, puisse être, tel un cheval de Troie aux mentales allures, malicieusement intériorisée à la façon d'un « assimiler »).

En condensé : oubliant que l'Autre persiste contre vents et marées à demeurer *son Autre* (i.e. non pas ici sa 'possession' mais, tout au contraire, son 'fondateur' ontologique), le « Moi » se méprend lui-même en s'évadant dans l'abstraite conviction de son repli sur soi intégral. D'où en répudiant cet Autre avec dédain, s'y soumet expressément. Par l'ignorance la sujétion. Mieux (ou pis) : l'auto-sujétion. Ainsi le « vainqueur » provoque sa propre chute en niant son-être-dans-l'Autre, et en l'occurrence dans le « vaincu ». Inéluctable, indéracinable, inaliénable : l'Autre « s'accroche ». Obstinément. Hors-moi et en moi tout à la fois. Car nous participons l'un de l'autre respectivement, mutuellement, uniment. Et sans condition ou exception⁷⁴.

et dont le premier tome voyait le jour simultanément aux *Morceaux* l'année même du début du Second Conflit mondial (il n'y avait pas que Raymond Aron, Jean-Paul Sartre, Maurice Merleau-Ponty, Alexandre Kojève et Georges Bataille, voire Alain, Émile Bréhier ou Jean Wahl, ainsi que Vladimir et Samuel Jankélévitch, le fils et le père comme on sait, dans les années Trente, en France, pour s'intéresser sérieusement à la philosophie allemande), André Kaan apportait l'année suivante son écot personnel à la diffusion du « politique hégélien » en gratifiant à son tour la francophonie d'une première version des *Grundlinien der Philosophie des Rechts* (et c'est là sans compter, dès 1937, en pleine psychose de guerre, et toujours dans la langue de Vercors et de Malraux, l'édition par Jean Gibelin des impressionnantes *Vorlesungen sur la Philosophie de l'Histoire*). Or il fallut bien quelques décennies à la société française, on le comprendra aisément, hormis la lucidité de quelques esprits d'exception, pour digérer – littéralement : c'est-à-dire analyser, du grec *α νάλυσις* / « dissolution » – la réception, en synchronie plus que fâcheuse, et d'une œuvre allemande originale et puissante, d'une part, et de la botte allemande infernale et non moins puissante, de l'Occupation, d'autre part. Sur ces questions, c'est avec intérêt que l'on prospectera : SCHNEIDER, Ulrich Johannes (éd.) : *Der französische Hegel*. Berlin : Akademie Verlag 2007.

⁷⁴ C'est la grande leçon que l'on tire de la dialectique du maître (*Herr*) et du serviteur (*Knecht*), dans la *Phénoménologie de l'Esprit*. Que l'amoureux détienne en tant qu'amant son-être-dans-l'autre semble relever de la lapalissade (sans aimé(e), point d'amoureux). Hegel entend, quant à lui, franchir l'enceinte de cette palissade nominale en démontrant

Bref, l'opposition résiste. Il s'agit pour Hegel comme pour nous, aux premières loges du XXI^e siècle, de travailler à modeler un État qui puisse

qu'il n'est pas moins exact d'affirmer que la force et la puissance, par exemple, sont 'captives' du vulnérable, du soumis, de l'opprimé, du tyrannisé ainsi que de tous leurs analogues.

Le rapport d'extériorité révèle en dernier ressort que *chacun a son être dans l'Autre*. C'est alors que deux choix, dans la pratique, s'offrent à nous. Ou bien : a) pour m'en 'libérer', je tente de « monder » cet Autre de quelque façon : ce peut être par déconsidération, par subordination, par musellement, par banalisation, voire dépersonnalisation, par 'phagocytose' (ce que au demeurant l'on confond parfois avec l'amour : « mon » *autre* devenant *ma chose*, introjectée d'abord avant que de se voir instrumentalisée ensuite), par destruction pure et simple enfin, ou que sais-je encore ; ou bien : b) je prends conscience de l'illusion de mon apparente suffisance et je me réconcilie véritablement avec cet autre, incontournable (réconciliation qui débute, dans la dialectique en question, par la re-connaissance des consciences). À la limite, *j'ai besoin* de lui (cet Autre) même pour le détruire, car je ne puis détruire « rien ». Ce qui implique par incidence, le cas échéant, que « je ne le réduis en esclavage que si, dans le moment même où je le regarde comme un objet il me reste présent comme conscience et comme liberté », dit MERLEAU-PONTY dans un article d'après-guerre sur « L'existentialisme chez Hegel » (*Sens et non-sens*. Paris : Nagel 1966, 118). Hegel écrivait pour sa part : « Des deux êtres qui combattent l'un avec l'autre en vue de leur re-connaissance réciproque [...], le survivant existe aussi peu que le mort comme un être reconnu. (*Von den beiden um ihre gegenseitige Anerkennung miteinander Kämpfenden [...], so existiert der Übriggebliebene ebensowenig wie der Tote als ein Anerkannter*). » *Enc.-3*, § 432, add., 532-533 (221) (accessoirement, et à tout hasard de l'intérêt du lecteur, le politique merleau-pontyen aura fait naguère l'objet de notre examen dans un article de 1991 [révisé en 2010 en cybersphère] de la revue *Philosophiques*). Dans le langage très ramassé de la *Phénoménologie* (Hegel, père de toutes les psychologies...?) ce discours annonce que : « La conscience de soi est *en soi* et *pour soi* quand et parce qu'elle est *en soi* et *pour soi* pour une autre conscience de soi ; c'est-à-dire qu'elle n'est qu'en tant qu'être reconnu. (*Das Selbstbewußtsein ist an und für sich, indem und dadurch, daß es für ein Anderes an und für sich ist; d.h. es ist nur als ein Anerkanntes*). » *Ph.*, 155 (145), nous soulignons la finale.

Ainsi l'Autre doit-il être entendu comme *irréductible*. Et à ce titre, la tyrannie sous toutes ses formes (ou aliénation par réification) – individuelle ou collective – reste, au sens hégelien, l'*absolutisation d'une abstraction* en persévérant dans la certitude de parvenir à « récupérer » l'altérité de cet Autre (nous dirions : le désaltérer). De là naissent la terreur « libérale », les goulags « communistes » et le despotisme « fasciste » en vertu desquels régimes le Pouvoir fait *face* à l'individu à la manière des murs d'une étroite cellule judiciaire. Nul doute – et nous pe(n)sons nos paroles (les deux verbes renvoyant au latin *pensare*) en dépit du caractère hautement hypothétique d'une pareille déclaration tenue à deux cents ans d'écart – que si Hegel vivait aujourd'hui, il serait un démocrate au sens le plus profond et le plus noble du terme, à savoir : un esprit dont l'humilité d'accepter qu'il ne saurait y avoir de *liberté-en-soi* le dispose d'autant plus vigoureusement à œuvrer à la réalisation d'une liberté qui, certes, ne réfléchit pas dans la glace des langueurs monotones le spectaculaire de celle promise par les pamphlets politiques à la mode du temps, mais qui *de facto* se dévoile combien plus riche et concrète : *liberté réelle*.

La réconciliation politique, c'est en définitive comprendre et agir dans le sens que l'autre (avec ses intérêts, ses divergences et ses différences) n'assure pas moins *mon salut* qu'il n'est *ma limite*. L'enfer ce n'est pas les autres, comme le théâtralisa le SARTRE de *Huis-clos* : c'est le « nous » morcelé en « je » aseptisés qui transforment l'autre en *autre-en-soi* (i.e. absolument détaché, et de ce fait rigoureusement aliéné – *a-lien* : « sans lien » / « étranger à »). À sa décharge (n'en faisons point pour l'occasion, n'est-ce pas, un bouc émissaire) il faut signaler que ce même écrivait, dans *L'Être et le Néant* (Paris : Gallimard 1943, 293), que « l'intuition géniale de Hegel est ici de me faire dépendre de l'autre *en mon être* ». Nous nous sommes penchés ailleurs (*via relais infra*, note n° 80) sur ces questions.

rendre ces oppositions moins brutales ou affreuses, dans un climat constamment accentué de liberté pour la communauté des hommes concernés. D'ailleurs comment, en conscience, nous serait-il possible de refuser la plus raisonnable des attitudes puisque, de toute évidence, « une réconciliation dans le cadre d'une institution universellement acceptée est encore le règlement le plus efficace d'un conflit que nous connaissons ⁷⁵. »

Quoi qu'il en ait, il reste que le philosophe a répété qu'il a voulu penser le concept de l'État. Il ne s'agit pas d'une proposition d'État à construire idéalement (comme s'y attelleront Platon ou Marx, par exemple, bien que ce soit la « déconstruction » de celui-ci, en son sens strict, que ce dernier ait préconisé), ni une construction à partir d'un État spécifique observable et/ou identifiable (celui de la Prusse de 1820 ou un autre) ⁷⁶. Par ailleurs,

75 FLEISCHMANN, Eugène : « Dialectique et Conflit », in : COLLECTIF : *Hegel et la Philosophie du Droit*. Paris : PUF 1979, 74.

76 « Lorsqu'il s'agit de l'Idée de l'État, il ne faut pas avoir devant les yeux des États particuliers, des institutions particulières. (*Bei der Idee des Staats muß man nicht besondere Staaten vor Augen haben, nicht besondere Institutionen*). » *Droit*, § 258, add., 260 (403). Au surplus, Eric WEIL a montré dans son livre remarquable sur *Hegel et l'État* que l'État prussien incarnait, au moment où Hegel écrivait sa *Philosophie du Droit* (1818-1820), et tous pays confondus, l'un des États les plus évolués et les plus modernes de l'époque. Ce que maintient pareillement Jacques D'HONDT : « Hegel a vécu et pensé dans un bref moment de répit. Il a fondé sa philosophie du Droit pendant cette dizaine d'années où la bourgeoisie allemande commençait à engager la lutte contre la féodalité et la monarchie absolue, sans être encore elle-même inquiétée par le prolétariat. » *Hegel. Philosophie de l'Histoire vivante*. Paris : PUF, Épiméthée 1987 [© 1966], 231. Sur le sujet on consultera aussi avec profit le *Hegel et l'État* déjà cité, mais de ROSENZWEIG cette fois, la section XI et spécialement les pages 269-279. Occulter cet intervalle du *socius*, ce gué original de l'Histoire, c'est s'exposer à une lecture anachronique des années post-féodales et pré-industrielles, concurremment, en Allemagne – ce que d'aucuns hélas n'ont pas manqué de faire allègrement depuis. Qui plus est, en synchronie Hegel a témoigné à plus d'une reprise du sentiment d'« étouffement » de l'Europe, estimant que l'avenir s'orientait (voire se 'ouestatisait', conviendrons-nous par souci d'exactitude) du côté de la 'rive Nouveau Monde' de l'Atlantique : « *Amerika ist das Land der Zukunft* » (ou territoire du futur), professera-t-il en *Raison*, 242 (209). (J. D'HONDT cite par ailleurs, derechef en contraste aux idées reçues, le Hegel de l'*Esthétique* retenant le syntagme : « Prison de l'Europe [!] », *ibidem*, 26).

On est bien loin du triumphalisme que pourrait emblématiser la puissante armée de Frédéric-Guillaume III, tout fier qu'il fût, de concert et en intelligence avec l'Anglais Wellington, d'avoir vaincu Napoléon en terre belge en 1815 (incidemment, pour l'anecdote, l'année de naissance de Bismarck et... du père de Sigmund Freud), et d'avoir conséquemment imposé le Traité de Vienne peu après. Reste que l'on ne peut passer sous silence le fait indubitable que la Prusse postérieure à 1830 (et l'Allemagne tout entière) – c'est-à-dire ultérieure aux Trois Glorieuses qui virent Charles X se démettre, commuté promptement par Louis-Philippe d'Orléans qui plus tard abdiqua à son tour dans les affres de la Révolution de 1848, laquelle *ultimo* fut à l'origine de l'éphémère Seconde République – devint beaucoup plus rude et belliqueuse pour les... 115 années à venir. Ainsi, dans la foulée de Frédéric-Guillaume IV à compter de 1840 (aux visées nettement pangermanistes, et en quelque manière en symétrie au "roi philosophe" Frédéric II, assermenté souverain de Prusse exactement 100 ans plus tôt), Otto von Bismarck eut d'abord le temps de devenir Premier ministre sous Guillaume I^{er}, peu avant la Guerre franco-prussienne de 1870 (déclarée « défensivement » mais inconsidérément par Napoléon III, faut-il quand

même préciser, lequel Empereur, rappelons-le, rencontra son très humiliant Waterloo à Sedan alors qu'il dut en sa propre personne se constituer prisonnier des troupes ennemis), de fourbir ses baïonnettes à titre de chancelier, ensuite, avant de les refiler enfin au Kaiser Guillaume II, "l'Ogre de Berlin" qui s'occupa d'initier le brasier (boueux et humide, il est vrai) de 1914-1918. On ne sait que trop qu'Adolf Hitler devait n'en pas rester là : le wagon en forêt de Compiègne dans lequel l'Allemagne a signé la reddition en novembre 1918 (et qui sur ordre exprès d'icelui, de non moins triste mémoire, se sera découvert une nouvelle utilité en 1940) est demeuré en travers de la gorge du petit caporal autrichien de la Grande Guerre. [On aura observé, pour la petite histoire, que les Friedrich et les Wilhelm (Guillaume en français) furent un temps, au sein des dynasties teutonnes, ce que les Louis auront été pour celles de France – Georg Wilhelm Friedrich Hegel, bien que nullement du sérail, n'y échappant pas au passage]

Si on ajoute à cela la tutelle soviétique de l'Est (RDA) au lendemain de la Seconde Guerre, et ce jusqu'à la fin du XX^e siècle, on se voit tenu d'admettre que de 1830 à nos jours le peuple allemand ne connut au fond que 14 ans de paix (encore que... elle aussi toute relative, car de cuisants problèmes économiques et sociaux essaimèrent également durant cette période, avec son cortège de soulèvements, de répression et même d'assassinats, d'où 15 chanceliers en 14 ans !). C'était alors la République de Weimar, de 1919 à 1933, année où un antéchrist moderne devint chancelier puis *Führer* de la bientôt *Groß-deutschland*. Nous serions tenté, *mutatis mutandis* (i.e. le génie, la sagesse et la dorure exceptés), d'établir le parallèle avec l'Âge d'or de la civilisation grecque ancienne, qui loin de s'échelonner sur des siècles se cristallisa bien plutôt, *stricto sensu*, dans une période tout à fait dérisoire à l'échelle historique, soit quinze ans très précisément – depuis la Paix de Callias signée en ~ 448 (qui insère définitivement les Guerres médiques dans les livres d'histoire), et surtout la Trêve (soi-disant) de trente ans de ~ 446 entre Sparte et Athènes, qui ne devait tenir finalement que jusqu'en ~ 431, début de la Guerre fraticide du Péloponnèse. Le fameux « Siècle » de Périclès dura moins de deux cents mois.

Récapitulons –. Depuis le début du XIX^e siècle, les seules réelles quoique maculées « pages blanches / leere Blätter » des annales allemandes se logent entre 1815 et 1831 – respectivement, défaite de Napoléon et mort de Hegel (celui-ci publiait sa *Staatswissenschaft* en 1821, millésime de la disparition du premier). C'est dire enfin qu'au moment d'écrire ces lignes, et nonobstant la crise financière (puis économique) mondiale de 2009 qui l'aura frappé sans ménagement, et outre la réunification des 'deux' Allemagne à la faveur de la fonte du Rideau de fer dans les hauts-fourneaux de l'Histoire il y a maintenant vingt ans (qui au surplus aura traînailé sa queue de comète de maux et de tourments en tout genre), le pays sort à peine (si tant est) de la tornade où il s'est aventuré au lendemain du soulèvement français (initialement) de 1830. Cela entendu, à n'en pas douter la patrie alémanique d'Eckhart, de Dürer, de Gutenberg, de Kepler, de Luther, de Böhme, de Leibniz, de Bach, de Kant, de Händel, de Frédéric le Grand, de Haydn, de Fichte, de Goethe, de Humboldt, de Mozart, de Schiller, de Herder, de Hölderlin, de Beethoven, de Schelling, de Hegel bien sûr, mais aussi de Schubert, de Heine, de Mendelssohn, de Marx, de(s) Strauss, de Brahms, de Nietzsche, de Freud, de Réé, de Husserl, de Lou Andreas-Salomé, de Rilke, d'Einstein, de Rosa Luxemburg, de Zweig, de Jung, de Carnap, de Heidegger (en dépit de ses déplorables errances politiques), d'Adenauer et de Hannah Arendt saura très certainement, une fois de plus, faire sien l'impératif éthique du maître en puisant à pleine intelligence dans ses ressources spirituelles pluriséculaires. Car en ces terres de l'*Aufklärung* et du *Sturm und Drang* tout en un, on sait peut-être un peu plus qu'ailleurs [Ph., 59-60 (64)] combien « *es war aber darum zu tun, daß das Beste nicht im Innern zurückbleibe, sondern aus diesem Schachte zu Tage gefördert werde* » :

« Ce qu'il fallait faire c'était ne pas laisser le meilleur au fond du cœur,
mais le tirer du puits pour l'exposer à la lumière du jour. »

vivement conscient des implications de la réalité finie (et l'« idéalisme » hégélien, c'est sans contredit et avant tout ce retour au concret !⁷⁷), Hegel sait que l'État « parfait » (conforme au concept) n'existe nulle part. Jean-Philippe Guinle semblait donc dans le vrai lorsqu'il écrivait du théoricien du politique qu'il « a tenté de saisir, au-delà même des contingences historiques, mais aussi en deçà de toute utopie, la part de rationalité de l'État moderne »⁷⁸.

Nous devons faire preuve d'une circonspection toute en demi-teinte sur ce thème précis, afin d'éviter la séduction d'une lecture que le penseur n'eût pas su, ou pu, reconnaître. D'où l'interprétation suivante de l'auteur de *Raison et Révolution*, avec laquelle il s'avouerait très certainement en accord : « *The state alone can provide emancipation, though it cannot provide perfect truth and perfect freedom* »⁷⁹. Notre contemporain, aujourd'hui décédé et jadis cheville ouvrière de l'École de Francfort, a perçu l'importante nuance : l'État est essentiel et 'raisonnable', mais également – tel un monumental pont susp' endu (dans le vide de l'être pur) se raillant de tous les vents de noroît, d'une part, ralliant vaillamment les rives du bras de mer circulant entre mon petit *bei sich* (emmitouflé dans les terres) et l'impensable immensité de la marée humaine, d'autre part – un ouvrage fragile, vulnérable et imparfait du génie des hommes. C'est que, on nous concédera la récidive confinant à l'insistance, l'on se souviendra qu'il apparaît en tant que *moment particulier* de la conscience de soi de l'Esprit. Si de fait l'État se révèle *résultat* et dévoilement de l'Esprit comme libre, celui-ci n'atteint pas pour autant, ce faisant, son plein accomplissement.

⁷⁷ Dans le chapitre de son *Histoire de la pensée* que Jacques CHEVALIER consacre à Hegel (même si plus très récent, et nonobstant, on le regrettera, le passé maréchaliste de l'auteur, l'un des meilleurs exposés courts que nous connaissons sur la pensée du philosophe – hormis la collusion État / Esprit absolu alors 'à la mode' chez un certain nombre d'exégètes des *Grundlinien*), il parlera de sa *reconquête du concret*, expression à notre avis très juste – un pas plus avant que la "conquête du concret" selon Hyppolite dans sa présentation à la *Phénoménologie*, VII. Citons Chevalier : « Le système aboutit formellement à un panlogisme. Mais c'est un panlogisme qui, parti du concret comme synthèse immédiate, revient par la réflexion au concret de la synthèse médiate. » Joliment enrubanné (Paris : Flammarion 1966, 42). Pour Hegel, on le sait fort bien maintenant, un penser qui ne revient pas est un penser qui ne va nulle part. « On ne part pas », aurait-on envie de déclamer avec Rimbaud. Ou sinon, dans les mots du *Voyageur sédentaire* de Gilles VIGNEAULT : « Le voyageur ne s'en va pas... » L'espace « courbe » d'Albert Einstein y serait-il pour quelque chose ? Là-dessus, bouclons provisoirement la marche sur ces doux vers anciens de Félix LECLERC :

Moi, mes souliers ont beaucoup voyagé
...S'ils ont traîné de village en village
J'suis pas rendu plus loin qu'à mon lever
Mais devenu plus sa...a...ge

⁷⁸ GUINLE, Jean-Philippe : *Réflexions sur l'État hégélien*, in : *Études philosophiques*, 1980, 154.

⁷⁹ MARCUSE, Herbert : *Reason and Revolution*, loc. cit. (*supra*, note n° 17) 91, nous soulignons.

À l'*Esprit objectif*, en effet, succède *l'absolu*. Et à ce propos il n'est sûrement pas inutile de ouïr cette autre précision, décisive, d'Herbert Marcuse :

« *Even Hegel's most emphatic deification of the state cannot cancel his definite subordination of the objective to the absolute mind, of the political to the philosophical truth* ⁸⁰. »

CODA

Dans le libre progrès de la réflexion de l'*Esprit* se manifeste d'autre part, « entre » l'*État* et l'*Esprit absolu* (le monde des arts, de la spiritualité et de la philosophie), le très vaste territoire de l'*Histoire* – où de concert avec les esprits des peuples (*Volkgeist*) émerge l'*Esprit* dit *universel* (*der Allgemeine Geist*). Il resterait par conséquent à comprendre à l'échelle planétaire la logique de la *relation* des nations entre elles (au sens post-révolutionnaire [1776-1789] du vocable : peuples qui se sont dotés d'une armature juridique et constitutionnelle qui les convie de plain-pied au monde de l'*Esprit*). Ce qui constituera l'objet des *Vorlesungen* sur la *Philosophie de l'Histoire*. Toutefois, afin d'éviter une césure trop abrupte qui laisserait douter de la légitimité du concept établi de l'*État* (ne connaissant les ampliations de la réflexion-à-venir – ou *Dialektik des Staates* – on reste en suspens, il est vrai, *stricto sensu*, quant à la ‘destination’ rationnelle réelle de l'*État*), nous terminons sur un long quoique très éclairant passage de la *Science de l'État*. Celui-ci nous laissera présager des neuves “aventures” qui, dans l’arène des peuples et des civilisations, cette fois, attendent de nouveau l'*Esprit* à la conquête perpétuelle de la prochaine cible que lui présente, à l'image de la flèche de Cupidon, le vecteur qui le tenaille en permanence depuis ses propres entrailles : le labeur infini de la *Raison* à la recherche de sa *Liberté*. Car, nous le savons désormais,

« C'est un but absolu de la raison
de faire de la liberté une réalité effective ⁸¹. »

⁸⁰ MARCUSE, Herbert : *Reason and Revolution*, loc. cit, 178, nous soulignons, et revenons sur les fumées de cette présumée « déification » de l'*État* (ainsi d'ailleurs que sur d'autres points fondamentaux du *Système*, dont les questions : de l'*Autre*, de l'*Absolu*, de *Dieu*, de l'*Infini*, de l'*Individu*, de la *Totalité*, de l'*Universel* et du *Particulier*, sans omettre le *politique* hégélien de manière générale) dans le chapitre intitulé « *Prise, Emprise et Méprises. Réflexions sur l'hégélianité* » de notre essai : *Hegel ou de la Raison intégrale* (Montréal : Bellarmin 1999). En revanche, puisque notre exposé explicatif s'achève ici, nous n'aurons pas le loisir, du moins pour l'instant, de saisir le concept d'*État* en tant que moment *cheminant vers son après*, ou son *ensuite*, en vertu, encore et toujours, de la *Dialektik des Geistes* qui le parcourt en son cœur même. À titre de *résultat* des “moments” qui le précédent, c'est d'abord comme liberté rationnelle de *réconciliation* de ceux-ci, en effet, que dans la présente étude nous l'aurons reçu. Sinon cueilli. [retour à la note n° 74]

Puisse ce fragment inciter quelque lecteur hégélianisant – novice, versé ou dilettante, peu importe en l'occasion – à s'engager plus avant par-delà notre texte sur les sentiers de cette épopée philosophique extraordinairement rigoureuse que l'on commence à peine aujourd'hui, je crois, sous certains aspects, à comprendre vraiment :

« *Die Weltgeschichte ist ferner nicht das bloße Gericht seiner Macht, d.i. die abstrakte und vernunftlose Notwendigkeit eines blinden Schicksals, sondern, weil er an und für sich Vernunft und ihr Für-sich-Sein im Geiste Wissen ist, ist sie die aus dem Begriffe nur seiner Freiheit notwendige Entwicklung der Momente der Vernunft und damit seines Selbstbewußtseins und seiner Freiheit, – die Auslegung und Verwirklichung des allgemeinen Geistes* ⁸². »

⁸¹ « *Es ist absoluter Zweck der Vernunft, daß die Freiheit wirklich sei.* » *Droit*, § 258, add. 260 (403).

⁸² « *L'histoire mondiale n'est d'ailleurs pas le tribunal où l'Esprit prononce son verdict en fonction de sa seule puissance, c'est-à-dire la nécessité abstraite et irrationnelle d'un destin aveugle, mais, comme l'Esprit est en soi et pour soi raison et que l'être-pour-soi de la raison est dans l'Esprit savoir, cette histoire mondiale est, d'après le seul concept de la liberté de l'Esprit, le développement nécessaire des moments de la raison et, par conséquent, de la conscience de soi et de la liberté de l'Esprit : elle est donc l'explicitation et la réalisation de l'Esprit universel.* » *Droit*, § 342 en entier, 334 (504), nous soulignons en traduction. On saisira ici d'emblée toute la justesse du propos de Martin HEIDEGGER : « Plus que toute interprétation historique, correcte ou incorrecte, ce qui compte, c'est que Hegel a pensé d'expérience l'essence de l'Histoire à partir de l'essence de l'être au sens de la *Subjectivité absolue*. » « *Hegel et les Grecs* » [1958], in *Questions II*. Paris : Gallimard 1968, 63, nous soulignons derechef. On rejoint de la sorte – et ce sera là manière de boucler la boucle, circulaire assurément, de ce modeste triptyque philosophique – le programmatique et puissant dessein de la *Phénoménologie*, lequel devait irriguer le Grand Œuvre du philosophe jusque dans l'ultime inscription sur vélin du tout dernier signe orthographique issu de sa main pensante : « *TOUT DÉPEND DE CE POINT ESSENTIEL : SAISIR ET EXPRIMER LE VRAI, NON SEULEMENT COMME SUBSTANCE MAIS ÉGALEMENT COMME SUJET (Alles [kommt] darauf an, das Wahre nicht als Substanz, sondern eben so sehr als Subje[c]kt aufzufassen und auszudrücken).* » *Ph.(66)*, 46 (45).

BIBLIOGRAPHIE

(Sources principales de référence / Traductions françaises)

- Sigles -

Tous les textes, sauf *items* en caractères soulignés, renvoient à l'édition suivante : *Werke in zwanzig Bänden*, Frankfurt am Main : Suhrkamp Verlag 1969–1971 (la plus fiable des éditions intégrales des œuvres de Hegel actuellement disponibles, en attendant la complétiōn de l'édition critique de grande ampleur des *Gesammelte Werke* – en cours depuis 1968 chez Felix Meiner Verlag, à Hambourg). La pagination de l'édition allemande suit (entre parenthèses) celle de la traduction. Les cas échéants, le tome original correspondant à l'ouvrage traduit apparaît ici en fin de description.

- Enc.-1, 2, 3* *Encyclopédie des sciences philosophiques*. I. *La Science de la Logique* ; II. *La Philosophie de la Nature* ; III. *La Philosophie de l'Esprit* [(1817, 1827), 1830]. Traduction, présentation et annotations de Bernard BOURGEOIS. Paris : J. Vrin 2007 [1970], 2004 et 1988. [I : VIII / II : IX / III : X]
- Enc.(G)* *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé* [1830]. Traduction de Maurice DE GANDILLAC. Paris : Gallimard, NRF 1970. [(VIII / IX) / X]
- Hist.* *Leçons sur la Philosophie de l'Histoire* [1822–1831]. Traduction de Jean GIBELIN. Paris : J. Vrin 1987 [1937]. La traduction nouvelle parue récemment sous la direction de Myriam BIENENSTOCK (*La Philosophie de l'Histoire*. Paris : Le Livre de Poche 2009) constituera désormais la référence. [XII]
- Preuves* *Leçons sur les Preuves de l'existence de Dieu* [1829–1831]. Traduction, présentation et notes de Jean-Marie LARDIC. (= Bibliothèque philosophique). Paris : Aubier-Montaigne 1994. [XVII]
- Philo.-6, 7* *Leçons sur l'histoire de la Philosophie*. Tomes VI et VII : *La Philosophie moderne* [Leçons de 1825–1826]. Traduction, annotations et reconstitution de cours par Pierre GARNIRON. Paris : J. Vrin 1985 et 1991. [XX]
- Philo. /-2* *Leçons sur l'histoire de la Philosophie*. « Introduction » : *Système et histoire de la Philosophie* [1816, 1820–1830]. Traduction par Jean GIBELIN (Paris : Gallimard / NRF 1970 [1954], 2 T.) de : *Geschichte der Philosophie (Einleitung)*. Texte établi par Johannes HOFFMEISTER. Hambourg : Felix Meiner Verlag 1959 [1940–1944]. Voir aussi la traduction éclairante de ces Leçons [1825–1826] par Gilles MARMASSE (Paris : J. Vrin 2004).

- Ph. / Ph.-2* *La Phénoménologie de l'Esprit* [1807]. Traduction et notes de Jean HYPPOLITE. 2 tomes. Paris : Aubier 1939 et 1941. [III]
- Ph.(66)* *Préface de la Phénoménologie de l'Esprit* [1807]. Nouvelle traduction, introduction et notes de Jean HYPPOLITE (= La philosophie en poche). Paris : Aubier-Montaigne (réimpr. : Bibliothèque philosophique), édition bilingue, 1966.
- Ph.(93)* *La Phénoménologie de l'Esprit* [1807]. Présentation, traduction et notes de G. JARCZYK et P.-J. LABARRIÈRE. Paris : Gallimard / NRF 1993. Version qui n'exclut nullement en vis-à-vis, bien au contraire, les fines traductions de Jean-Pierre LEFEBVRE (Paris : Flammarion 2008 [1991]) et de Bernard BOURGEOIS (Paris : J. Vrin 2006). [III]
- Droit* *Principes de la Philosophie du Droit ou Droit naturel et science de l'État en abrégé* [1821]. Traduction, présentation et commentaires de Robert DERATHÉ et Jean-Paul FRICK. Paris : J. Vrin 1990 [1975]. On pourra également en référer aux traductions plus récentes de Jean-François KERVÉGAN (= Quadrige) (Paris : PUF 2003 [1998]) et de Jean-Louis VIEILLARD-BARON (Paris : Garnier-Flammarion 1999). [VII]
- Prop.* *Propédeutique philosophique* [1808-1815]. Traduction de Maurice DE GANDILLAC. Paris : Denoël-Gonthier 1977. [IV]
- Raison* *La Raison dans l'Histoire. Introduction à la Philosophie de l'Histoire* [1822-1830]. Traduction, introduction et notes de Kostas PAPAIOANNOU. Paris : U.G.É. 1965. Traduction de : *Die Vernunft in der Geschichte*. Texte établi par Johannes HOFFMEISTER. 5^e édition. Hambourg : Felix Meiner Verlag 1955.
- Log.-1, 2, 3* *Science de la Logique*. I. *L'Être* [1812] ; II. *La doctrine de l'Essence* [1813] ; III. *La doctrine du Concept* [1816]. Traduction, présentation et notes de G. JARCZYK et P.-J. LABARRIÈRE. Paris : Aubier 1972, 1976 et 1981. Le tome 1 (2^e éd. revue et 'corrigée' : Kimé, 2006) renvoie aux *Gesammelte Werke*. Texte établi par l'Académie des Sciences de Rhénanie / Westphalie, Hambourg : Felix Meiner Verlag 1978 [Band 11]. [Tomes 2 et 3 : VI]
- Log.(1831)* *Science de la Logique*. I. *La doctrine de l'Être* [2^e éd. : 1831-1832]. Traduction de Samuel JANKÉLÉVITCH. Paris : Aubier-Montaigne 1972 [1947]. La traduction nouvelle de Pierre-Jean LABARRIÈRE et Gwendoline JARCZYK (Paris : Kimé 2007) est appelée désormais à faire référence. [V]

Sommaire

Bien qu'elle puisse sans autre forme rencontrer une lecture indépendante, cette étude constitue l'aboutissement d'une série de trois (3) textes portant sur la Raison telle que comprise, à notre sens, par le philosophe allemand Hegel. Dans un précédent article intitulé « Radicalité du sens et altérité en tous sens. Entropie et philentropie chez Georg W.F. Hegel » (ARSP, 2009, vol. 95, no 3) – et ce après avoir établi au préalable l'inaccessibilité du concept même de raison (« Der Instinkt der Vernünftigkeit. De l'inaliénabilité de la rationalité », in : Band 44 [2009] des Hegel-Studien) –, nous avons démontré que la rationalité hégélienne (ou Vernünftigkeit) se déploie puis s'actualise par la médiation de quatre leviers euristiques fondamentaux et structurants : le Sujet (Subjekt), la Négativité (Negativität), le Résultat (Resultat) et la Réconciliation (Versöhnung). Or il s'agit maintenant de rendre compte de l'efficace de cette thèse en la confrontant au Réel. C'est ainsi qu'en réfléchissant le monde de l'Être (Sein) on sera exhorté, selon la même logique immanente (ou Dialektik des Begriffes), à plonger dans l'univers de l'Esprit (Geist), qui, à son tour, se verra destiné en vertu de sa propre dynamique à s'émanciper dans la Liberté (Freiheit), avant que celle-ci ne se donnât – instrument de haute civilisation des rapports humains au sein de la Cité – une forme singulièrement achevée dans l'État (Staat). Ainsi, et ce en dépit des chemins de traverse en tout genre qui oblitèrent la grande avenue de l'Histoire (et notamment des États qui usurpent avec ou sans vergogne le concept de l'État même), l'irréfragable volonté de Liberté inhérente à toute entité pensante participerait par essence de la Raison.

Abstract

This essay can be read as self-standing. But it is the result of three of my earlier studies on Reason as understood by the German philosopher Hegel. In the article entitled “Radicality of Meaning and Otherness (Altitude) in all Meanings: Entropy and Philanthropy in G.W.F. Hegel,” ARSP 95 (2009), we tried to show that Hegelian rationality (Vernünftigkeit) first displays itself, then it realizes itself through the mediation of four basic, structuring heuristic levers: the Subject, Negativity, the Result, and Reconciliation. Earlier we had tried to show the non-transferability of the very concept of reason [“Der Instinkt der Vernünftigkeit: On the Inalienability of Rationality,” Hegel-Studien 44 (2009)]. It is now time to test the effectiveness of this thesis by confronting it with the Real. We will thereby, by reflecting the world of Being (Sein), and by the same immanent logic (or Dialektik des Begriffes), be encouraged to plunge into the universe of the Spirit (Geist), which, in turn, will see itself destined to emancipate itself in Liberty (Freiheit). This plunge occurs by virtue of its own dynamic. This plunge also occurs before Liberty gives itself an especially full form in the State (Staat). This Liberty is an instrument of high civilization for human relations within the City. Thus, despite all the false paths of every sort which obliterate the main avenue of History, the unbreakable will to Freedom will participate in Reason by Reason's very essence. Among the false paths are those states which usurp with or without shame the concept of the State itself. The will to freedom is inherent in every thinking being.